



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 52 (1953), p. 7-50

Pierre Lacau

Les verbes à troisième radicale faible [. . .] (i) ou [. . .] (w) en égyptien.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kažničnik, Bernard Lenthéric

LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

ⲓ (i) ou ⲥ (w) EN ÉGYPTIEN

PAR

P. LACAU

En égyptien, les verbes à troisième radicale faible (*tertiae infirmae* des grammaires sémitiques) diffèrent des verbes forts, c'est-à-dire de ceux dont les trois consonnes ne subissent jamais aucune altération, par trois caractéristiques essentielles :

1° Ils ont un infinitif féminin en *-t* final : *-ⲧ* en égyptien = *-ε* (S.) : *-ⲓ* (B.) en copte. Même formation dans une partie du domaine sémitique.

2° La grande majorité de ces verbes présentent en copte, à l'infinitif, à l'état construit, au qualitatif et à l'état pronominal un vocalisme tout à fait différent du vocalisme des verbes forts. C'est le type verbal : infinitif ⲙⲓⲥⲈ, état construit ⲙⲈⲤ-, qualitatif ⲙⲐⲐⲈ, état pronominal ⲙⲕⲤⲧ⁽¹⁾ en face de ⲥⲱⲧⲙ, ⲥⲐⲧⲙ. Les hiéroglyphes qui ne marquent pas les voyelles ni le redoublement des consonnes ne trahissent rien de cette formation, que seul le copte nous dénonce. Nous verrons que nous avons affaire à une forme à redoublement correspondant au *qattal* (*pi'el*) sémitique.

3° A toutes les formes de l'imperfectif, c'est-à-dire : imperfectif *sdm.f*, participes imperfectifs actifs ou passifs et relatif imperfectif, les verbes *tertiae infirmae* sont caractérisés par le redoublement de la seconde radicale. Dans cet aspect du verbe que nous appelons imperfectif⁽²⁾, c'est au contraire l'écriture hiéroglyphique seule qui nous dénonce l'existence d'un type verbal particulier dont le copte n'a en apparence rien conservé. Nous verrons qu'il doit s'agir d'une forme *qtaltal*.

Il y a lieu de reprendre l'examen de ces trois traitements particuliers.

⁽¹⁾ STEINDORFF, *Kop. Gram.*, § 225.

⁽²⁾ C'est Golénischeff qui le premier a dégagé la signification de ce redoublement dans l'imperfectif (*Conte du Naufragé*, Bibliothèque d'études, t. II [1912], p. 60). Il compare cette

formation à l'« aspect » des verbes slaves. La répétition de la consonne médiale correspond à une « répétition », à une « continuité » de l'action. Cf. GARDINER, 2, § 438.




I











L'INFINITIF FÉMININ EN *-t*, *-* FINAL
DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

Tous les verbes terminés par une troisième radicale faible *Ⓛ* (*i*) ou *Ⓜ* (*w*) ont un infinitif féminin exprimé par un *-* final. C'est là une particularité si caractéristique de ces verbes qu'elle permet de les reconnaître immédiatement. Elle les distingue entre autres de la série des verbes terminés par un autre *Ⓛ* toujours écrit *Ⓛ*, lettre dont la valeur est différente de celle de *Ⓛ* = *iod* et devra être précisée⁽¹⁾. Dans les verbes à 3^e faible au contraire, dont nous nous occupons ici, le *Ⓛ* (= *iod*) final est très rarement écrit. Dans les scènes figurées, dans les chapitres d'un livre, les titres sont *toujours* à l'infinitif. Or dans ces titres, les trilitères ordinaires ont un infinitif masculin normal et les trilitères à 3^e faible, un infinitif féminin⁽²⁾ exactement dans le même emploi. Il y a là une anomalie qui paraît d'abord singulière.

Rappelons-nous qu'en égyptien, l'infinitif est un substantif et qu'il est sans doute une formation relativement récente comme en sémitique et en indo-européen⁽³⁾. Ne peut-on supposer que tout infinitif, dans les verbes bilitères, trilitères forts, trilitères à 3^e faible etc., était susceptible, comme tout substantif, d'avoir une double forme masculine ou féminine dans des

⁽¹⁾ Les verbes à *Ⓛ* final toujours écrit, qui n'ont pas en général d'infinitif féminin ni de redoublement de la seconde radicale à l'imperfectif, sont d'une autre classe. LEFEBVRE, *Gram.*, § 220. Je laisse également de côté pour le moment les quadrilitères à 4^e faible : ils sont formés d'un *iod* suffixe ajouté à un trilitère fort, ils peuvent avoir un infinitif féminin en *-*, LEFEBVRE, § 219 ; GARDINER, § 285.

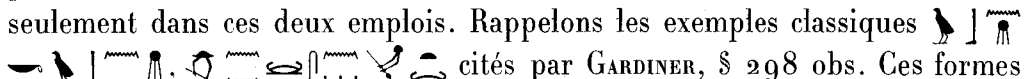

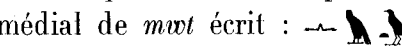
⁽²⁾ Les exemples sont très nombreux. Je relève, rien que dans le premier volume du tombeau de Ti (Epron, Daumas, Goyon), les infinitifs féminins suivants dans les titres des scènes.  pl. 51,  51,  51,

 52,  56,  67,  71,  33, et dans les factitifs  51,  51. Cf.   , *Gemnikai*, I, pl. VIII etc., etc.

⁽³⁾ En sémitique, l'infinitif a des formes très différentes d'une langue à l'autre ; il est donc récent (BROCKELMANN, § 263 B). En indo-européen, c'est une formation récente qui n'appartient pas à l'ancêtre commun mais qui s'est développée d'une façon différente dans chaque groupe de langues après leur séparation (MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5^e édition, p. 241/243).

conditions et avec des nuances de sens à déterminer? Ensuite, étant donné la tendance générale de la langue égyptienne à la simplification des formes, chacun de ces types d'infinitif se serait spécialisé dans une classe de verbe.

Sans doute cette tendance à la simplification a-t-elle été aidée, si l'on peut dire, dans le cas présent, par des faits de phonétique qu'il est d'ailleurs difficile de préciser. Dans les radicaux à 3^e faible, l'infinitif masculin 1 2 3 (type *sôdēm*) aboutissait après chute du *i* final à une forme très voisine de l'infinitif féminin 1 2 3 (type *sôdmēt*) après chute du *-* final; cette chute est un phénomène très ancien, nous le savons. De ces deux formes d'infinitif trop voisines, on a conservé dans la classe des verbes à 3^e faible la plus claire, celle qui pouvait se distinguer par le *-* final au moins à l'état construit. Nous verrons même plus loin que la forme *qattal* (= *ⲙⲁⲓⲥⲉ*) est la seule, ou presque, qui ait survécu dans ces mêmes verbes à 3^e faible parce que, normalement, c'était la plus claire.

Je crois qu'il conviendra d'examiner si ce qu'on a appelé l'«infinitif complémentaire»⁽¹⁾ ou «nomen actionis»⁽²⁾, forme féminine qui a joué un grand rôle, et la forme verbale *sdmt.f*, qu'on en a rapprochée⁽³⁾ ne sont pas tout simplement l'infinitif féminin normal des trilitères forts qui se serait conservé seulement dans ces deux emplois. Rappelons les exemples classiques  cités par GARDINER, § 298 obs. Ces formes sont particulièrement nombreuses dans les Pyramides comme le fait observer Lefebvre, § 414. Je n'en citerai qu'un autre exemple, intéressant aussi par son orthographe avec le  médial de *mwt* écrit :  (T.) 234-235/ § 350 b.

Nous devons également nous rappeler que le genre en égyptien comme en sémitique fait partie des caractéristiques du verbe lui-même dans la conjugaison. Les deuxième et troisième personnes du singulier ont une forme différente pour le masculin et le féminin. L'indo-européen au contraire ignore absolument le genre dans le verbe (le participe mis à part). Il ne connaît le féminin que dans l'adjectif, ce qui est logique : le féminin est une qualification supplémentaire qui doit s'appliquer d'abord à l'adjectif, mot dont la

⁽¹⁾ SETHE, *Verbum*, II, § 720; GARDINER, § 298 obs. — ⁽²⁾ LEFEBVRE, § 412. — ⁽³⁾ GARDINER, § 405 et GUNN, *Stud.*, 177.

fonction est de qualifier. La caractéristique morphologique du féminin est ensuite passée au substantif, mais le verbe l'a toujours ignorée. Nous ne faisons guère attention à cette différence de conception sur un point important entre les deux familles de langue. Il me semble qu'elle rend moins surprenante l'existence d'un infinitif féminin en égyptien dans tous les verbes, forts ou faibles.

Un fait intéressant et qui, je crois, n'a pas été relevé, c'est que le même infinitif féminin existe dans une au moins des langues du groupe sémitique, l'hébreu. Toutes les grammaires hébraïques signalent une série de verbes dans lesquels on a un infinitif *construit* de type féminin terminé par un *t* :

1° Dans les verbes à 3^e faible, on a un infinitif *construit* du type $\text{נִי} = *äwt$ c'est-à-dire féminin ; cf. BROCKELMANN, I, p. 628 h. — E. KÖNIG, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, p. 534.

גלות	<i>gēläwt</i>	de	גלה	<i>gäläh</i>
חזות	<i>hēzäwt</i>	de	חזה	<i>hāzäh</i>
חסות	<i>hēsäwt</i>	de	חסה	<i>hāsäh</i>
ערות	<i>äräwt</i>	de	ערה	<i>äräh</i>

2° Dans les verbes à 1^{re} radicale w ou j on a un infinitif construit féminin à côté d'un état absolu masculin :

שבת	<i>šēbēt</i>	en face de	ישוב	<i>išōb</i>
רשה	<i>rēšēt</i>	—	ירוש	<i>iārōš</i>

3° Dans les verbes à 1^{re} radicale n même infinitif construit féminin :

נשה	<i>gēsēt</i>	de	נש	<i>nägāš</i>
נבה	<i>bä'ät</i>	de	נבע	<i>nābü</i>

4° Dans les verbes à 1^{re} radicale l même infinitif construit féminin :

לקח	<i>qähät</i>	de	לקח	<i>läqäh</i>
-----	--------------	----	-----	--------------

5° Enfin même dans des trilitères forts, on rencontre des infinitifs construits féminins. (E. KÖNIG, § 23, n° 5, p. 190).

שִׁדְדֶקֶת	<i>šaddēqēt</i>	} au qattal.
שִׁלְלֶקֶת	<i>šällēkēt</i>	

Dans les catégories 2, 3, 4, le déplacement de l'accent entraînait la chute de la 1^{re} radicale. Dans la 1^{re} catégorie le masculin *galôw* donnait sans doute à l'état construit une forme peu reconnaissable; on a employé le féminin.

Ce sont des faits de phonétique analogues, mais encore obscurs pour nous, qui ont dû, en égyptien, entraîner l'emploi de l'infinitif féminin de préférence au masculin dans les verbes à 3^e faible.

Ajoutons tout de suite que dans le groupe sémitique, ce phénomène de l'infinitif féminin ne se rencontre qu'en hébreu comme l'a noté BROCKELMANN, I, p. 628 h. Il nous est donc impossible de dire s'il s'agit d'un procédé de dérivation verbale qui remonterait à l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien ou si nous avons seulement un même procédé inventé séparément dans ces deux familles de langues parentes pour résoudre une même difficulté phonétique. La difficulté phonétique et le procédé pour y remédier ont-ils existé dans l'ancêtre commun, nous n'en savons rien. Mais la similitude de ces deux formations, même si ce sont des créations séparées, éclaire les deux domaines linguistiques. C'est un point parmi beaucoup d'autres où ils peuvent se prêter quelque appui.

II

LE TYPE *MICG* DANS LES VERBES À TROISIÈME RADICALE FAIBLE

L'existence d'une forme *qattal* dans le verbe égyptien, c'est-à-dire d'une forme comportant le doublement de la seconde radicale, est soupçonnée ou affirmée depuis longtemps ⁽¹⁾. Mais l'orthographe hiéroglyphique ne marquant pas ce redoublement d'une consonne sans voyelle intermédiaire et le copte faisant de même, la question est toujours pendante. Je crois en réalité que les verbes comportant une troisième radicale faible (*tertiae infirmae*) nous ont laissé en copte une série de dérivés dont les formes ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse d'un redoublement organique de la consonne médiale.

Voyons d'abord sur quels arguments on a cru pouvoir admettre jusqu'ici l'existence du *qattal*.

⁽¹⁾ SETHE, *Verbum*, I, § 344; VYČIČL, *Ä. Z.*, 74, 148; LEFEBVRE, § 3, n° 7; ERMAN⁴, § 269; GARDINER, § 269.

Une série de verbes coptes ont été considérés comme représentant le *qattal* (= *pi'el*) :

1° ΡΟΕΙC et ΡΗC. SETHE, *Verbum*, I, § 344; VYČIHL, *Ā. Z.*, 74, 148.

En réalité, nous avons affaire à deux qualitatifs qui tous les deux sont parfaitement réguliers. Le radical est *riš* (sans doute cf. $\psi\kappa\gamma$). A l'infinitif on avait **rōš* (*sōdēm*); le *i* intervocalique tombe, et on devrait avoir **rōš* qui ne s'est pas conservé. Au qualitatif le *i* en contact direct avec la 3^e consonne *s* forme diphtongue avec le *ō* bref de la première syllabe qui est fermée ΡΟΕΙC (= *rōis-ēw*).

Quant à ΡΗC, c'est un second qualitatif régulier du type vocalique 1é2°3 (cf. ΟΥΗΗΒ). Il suppose la forme *réyēs*. C'est un qualitatif de sens passif⁽¹⁾. On comparera ces deux formes de qualitatifs dans les deux phrases suivantes : ΠΑΣΡ̄Π ΠΕΤΡΗΣ ΛΥΩ ΕΤΡΟΕΙC, (*Enseignements de Shenoudi*, édition CHASSINAT, p. 167, col. 2, l. 36 à 38) « devant celui qui est éveillé et qui veille », et ΛΜΟΥ ΕΒΟΛ ΟΥΒΕ ΝΕΤΡΗΣ ΛΥΩ ΕΤΡΟΕΙC Ω ΠΡΕCΩΤ̄Β, (*idem.*, p. 20, l. 48 à 50) « sors contre ceux qui sont éveillés et qui veillent, ô meurtrier ! ». Nous avons là, côte à côte, nos deux qualitatifs correspondant chacun à une nuance de sens à préciser. Aucun redoublement du *i* médial n'est nécessaire dans les deux cas.

2° ΜΟΥΟΥΤ (S.) « tuer », en face de ΜΟΥ « mourir »⁽²⁾.

Till a raison de ne pas considérer cette double forme comme une preuve certaine de l'existence d'un *qattal* (*Ā. Z.*, 73, 132). ΜΟΥ, c'est l'infinitif normal du type *sōdēm* : l'infinitif régulier *mōwēt* a perdu d'abord son *t* final (= *mōwē*), le *w* intervocalique est tombé (= *mōē*), et l'on a eu, après un *m*, la transformation de la voyelle *ō* en *ou*; le *ē* final ne subsiste pas après un ΟΥ. Dans ces conditions, ΜΟΥΟΥΤ (= *mōwēt*) est forcément un infinitif refait sur

⁽¹⁾ Dont il ne reste dans les verbes trilitères forts que quelques exemples. Il aurait le sens passif, mais sans avoir la finale *w* du pseudo-participe prototype du qualitatif. Toutefois on peut admettre aussi que ΡΗC est une forme refaite sur l'infinitif **ρωc* du verbe *riš* devenu bilitère. Elle correspondrait alors à *rēs(ēw)*.

⁽²⁾ LEFEBVRE, *Gram.*, § 3, n° 8, cite ΜΟΥΟΥΤ. ERMAN, § 269 a, a rappelé que l'écriture hiéroglyphique ne nous permet pas de reconnaître l'existence d'un Pi'el, existence qui lui paraît probable. GARDINER, § 274, admet le Piel (*qattal*) comme probable; il renvoie aux formes coptes citées par SETHE, *Verbum*, § 344.

un qualificatif seul régulier $\mu\omicron\omicron\gamma\tau$ (*mōwt (ew)*). En effet, puisque le *t* et le *w* tombaient; si le *w* était redoublé dans *mōwēt* ($\mu\omicron\gamma\omicron\gamma\tau$), la première voyelle serait brève.

Beaucoup d'infinitifs ont été ainsi refaits sur des qualificatifs⁽¹⁾. Il reste possible que $\mu\omicron\omicron\gamma\tau$ soit le qualificatif d'un *qattal* comme l'est $\mu\omicron\omicron\epsilon\epsilon$, nous allons le voir, mais rien ne l'indique sinon le sens factitif transitif de l'infinitif. Quant à $\mu\omicron\gamma\omicron\gamma\tau$, ce ne peut pas être l'infinitif normal d'un *qattal*, mais seulement une forme analogique refaite sur le qualificatif.

Tous les infinitifs de ce même type, présentant un *w* écrit en seconde radicale, c'est-à-dire $1\acute{o}2(w)\acute{e}3$ (*sódēm*), sont des formes refaites sur le qualificatif, car le *w* intervocalique tombait régulièrement à l'infinitif mais se maintenait au qualificatif. Il en est ainsi pour : $\tau\omega\omicron\gamma\eta$, $\chi\omega\omicron\gamma\eta$ (B.); $\epsilon\omega\omicron\gamma\epsilon$ ⁽²⁾; $\epsilon\omega\omicron\gamma\omega$ (S.) : $\epsilon\omega\omicron\gamma\omega$ (B.); $\epsilon\omega\omicron\gamma\epsilon$: $\chi\omega\omicron\gamma\chi$; $\omicron\omega\omicron\gamma\epsilon\lambda$ (B.).

* * *

En réalité le *qattal* (*pi^cel*) a existé en égyptien comme en sémitique. Il subsiste en copte dans les verbes à 3^e faible du type $\mu\omicron\omicron\epsilon\epsilon$. C'est ce que je voudrais examiner.

1^o Que la forme verbale $\mu\omicron\omicron\epsilon\epsilon$, qualificatif $\mu\omicron\omicron\epsilon\epsilon$, ne soit pas le vocalisme spécial et obligatoire de tout radical trilitère à *troisième faible*, c'est ce que nous montrent les faits suivants :

A. Plusieurs des verbes à 3^e faible ont uniquement le vocalisme normal des verbes forts (cf. STEINDORFF, 209); ils ignorent le vocalisme du type $\mu\omicron\omicron\epsilon\epsilon$:

$\kappa\omega\tau\epsilon$ (S.) : $\kappa\omega\tau$ (B.) « tourner », qual. $\kappa\eta\tau$ (S.) $\downarrow \overset{\wedge}{\text{}} qd\dot{i}$.
 $\epsilon\omega\tau\epsilon$ (S.) : $\epsilon\omega\tau$ (B.) : $\epsilon\omega\tau$ (F.) « arracher » $\overset{\times}{\text{}} \overset{\times}{\text{}} fd\dot{i}$.

(1) C'est un chapitre important qu'il faudra examiner dans le lexique copte. La reconstruction analogique explique une quantité d'anomalies phonétiques. Je citerai seulement $\overset{\text{A}}{\text{B}} = \omicron\gamma\omega\mu$, refait sur $*w\acute{o}nm(ew)$, qualificatif régulier, dans lequel l'assimilation de *n* à *m* en contact direct était obligatoire. Dans $\pi\omega\omega\pi\epsilon$ \blacksquare nous avons un infinitif refait

sur $*\mu\omicron\omicron\omicron\pi$, qual. régulier du verbe $*p\acute{o}ter$, lequel au qualificatif donne $*p\acute{o}tr$, avec chute du *t* au contact du *r*, et redoublement de la voyelle comme dans $\dot{i}otr(ew) = \epsilon\tau\omicron\omicron\pi$

(2) $\epsilon\omega\omicron\gamma\epsilon$, en réalité résulte d'une métathèse du $\overset{\text{B}}{\text{D}}$, *shw*, comme Till l'a bien indiqué (Ä. Z., 73, p. 133).

ωϣε (S.) : ωϣι (B.) « tordre » fi.

μοϣτε (S.) : μοϣ† (B.) « parler » mdw.

ειω (S.) : ιωι (B.) : ιωωι (F.) « laver » : ειοϣε (*Evangile de Jean*) ⁽¹⁾,
qual. ειη (S.) : ιωε (Mani) i i ⁽²⁾.

νοϣ. (S.) : νοϣι (B.) : νοϣε (*Evangile de Jean*) n i.

Ces verbes à 3^e faible sont donc vocalisés exactement comme les trilitères forts : ϣωτ̄μ (S.) : ϣωτ̄εμ (B.) (le *i* final a disparu).

B. Des verbes à 3^e radicale faible peuvent avoir un double vocalisme : celui qui nous semblait propre aux *tertiaie infirmæ* : μιϣε, μοϣε, et celui des verbes forts : ϣωτ̄μ, ϣοτ̄μ. Cela, dans deux dialectes différents ou dans un même dialecte :

ωϣκι (B.) (qual. ϣηκ S., B.) « creuser », en face de : ωικε : ωικι
(ϣακτϣ, ϣοκε), cf. le fréquentatif. ωοκωκ (S.).

τωκ (S.) : τωκε (A.) (qual. τηκ S., A.) « lancer », en face de :
†κε (A.) (τεκτϣ (A.)) ⁽³⁾.

ϣωτε : ϣω† « percer, frotter » : ϣιτε : ϣι† (ϣατϣ).

ωϣτ (S., B.) ⁽⁴⁾ « demander, prier de » : ωιτε : ωι† .

Il y a d'ailleurs souvent mélange des deux formations dans l'emploi de leurs différents dérivés ; il y aura lieu de préciser les causes et la portée de ces confusions. Il reste clair que les deux formations ont vécu à un certain moment côte à côte.

⁽¹⁾ *Evangile de Jean*, 9, 7 ; 13, 12.

⁽²⁾ Dans le *Papyrus Smith* nous avons les trois formes 21, 19 (aussi *Urk.*, IV, 9, 9), et 21, 20 (en parallélisme avec 23, 3) ; c'est-à-dire que l'on a l'infinitif féminin et la forme à redoublement comme dans le type μιϣε, et pourtant la forme subsistante est du type 16263 ; les deux types ont donc coexisté.

⁽³⁾ TILL, *Ä. Z.*, 62, 122 et 63, 147.

⁽⁴⁾ Nombre de trilitères à 3^e faible sont devenus bilitères par la chute du *i* final, souvent dans un seul dialecte : τωπε (S.), τωπ (B.). Inversement, quelquefois seul le bohaïrique a conservé trace de la troisième radicale : ωλ (S.), ωλι (B) ; ϣωμ : ϣωμι ; ϣωκ : ϣωκι.

C. Un même verbe *tertiaae infirmae* peut présenter des restes de trois formations différentes.

1. $\omega\lambda$ (S.) : $\omega\lambda i$ (B.) : $\omega\lambda$ (A.) « monter » $\frac{\omega}{\underline{\omega}} \wedge \overset{\epsilon}{r}_i^{(1)}$ ($\overset{\epsilon}{\acute{o}}l\acute{e}i$).
2. $\lambda\lambda\epsilon$ (S.) : $\lambda\lambda i$ (B.) : $\lambda\lambda i$ (F.) intransitif : $\frac{\lambda}{\underline{\lambda}} \wedge (\overset{\epsilon}{\acute{a}}l\acute{a}i)$.
3. $\lambda\lambda i-$ (impératif ($\lambda\lambda i\omicron\gamma i$) en boh. seulement) $\frac{\lambda}{\underline{\lambda}} \wedge (\overset{\epsilon}{\acute{a}}l\acute{e}i)$.

Dans ce dernier tableau il faut noter que :

1. La première forme a le vocalisme normal des trilitères forts, mais en bohaïrique seulement. Elle a perdu sa finale i dans les autres dialectes et est devenue bilitère. C'est un fait connu que le bohaïrique a conservé souvent des formes pleines que les autres dialectes ont perdues. L'examen de ce dialecte devra être repris sous ce rapport ⁽²⁾.

2. La seconde forme est du type trilitère intransitif (1 2 3), vocalisé λ : $\omega\tau\lambda\mu$, $\epsilon\eta\lambda\tau$, $\epsilon\kappa\lambda i$, $\omicron\gamma\chi\lambda i$ (STEINDORFF, § 221). Le λ initial est le \acute{e} de soutien habituel devant deux consonnes en contact direct ; il passe à λ devant le ω initial comme dans le verbe de même formation : $\lambda\omega\lambda i$ ($\overset{\epsilon}{\acute{s}}$). Le λ final accentué passe à ϵ en sahidique, après chute du i , et il subit régulièrement l'allongement en η en bohaïrique, devant i conservé.

3. La troisième forme $\lambda\lambda i-$ qui subsiste seulement en bohaïrique est un impératif du type $\lambda\pi i-$ ($\lambda\pi i\omicron\gamma i$ B.), $\lambda\eta i-$ ($\lambda\eta i\omicron\gamma i$ B.), et il suppose l'existence d'une forme perdue $*\epsilon i\lambda\epsilon$, du type $\epsilon i\pi\epsilon$, $\epsilon i\eta\epsilon$.

D. Assez souvent dans les verbes *tertiaae infirmae*, un dialecte a gardé à côté du qualitatif normal, un qualitatif différent se rattachant à une autre formation verbale perdue, dont il est le seul témoin. Quelquefois il y a même remplacement d'un type de qualitatif normal par un second qualitatif, appartenant à un autre type verbal, ce qui dénonce la coexistence préalable de deux formations différentes :

⁽¹⁾ Le verbe existe en sémitique : על, עלה , ass. $\acute{e}l\acute{a}$. — ⁽²⁾ Voir ERMAN, dans *Sitzungsberichte Akad. Berl.*, 1915, p. 182-188.

πικε « cuire », a un qualificatif normal ποσε, mais aussi un second qualificatif πικε⁽¹⁾, qui suppose l'existence d'une forme perdue *πωσ < *πωσε).

σιτε « jeter, lancer », a un qualificatif சிற (A.) (sur *сωт < *сωтє), qui remplace le qualificatif normal perdu *сотє.

сисе « être engourdi, paralysé », a un qualificatif சிச (S. A.), qui remplace le qualificatif normal perdu *сосє.

Les formes si variées du verbe змоос (S.) : земси (B.) demanderont un examen spécial que je renvoie à plus tard.

E. Nous avons de même deux formations dans une même racine à trois radicales fortes : par exemple : сзлп « écrire », type 12'3 (STEINDORFF, § 221), possède à côté de son qualificatif normal сзз (*соз) = *zāh;ēw*, un second qualificatif சழ lequel dépend du type verbal (transitif) *сωз < *сωзе, qui est perdu. Spiegelberg a signalé très justement le fait dans son *Handwörterbuch*, p. 132, note 13. Mais il l'interprète comme si l'on avait à faire à une formation secondaire : « Neben сзлп scheint sich sekundär eine starke Form *сωз entwickelt zu haben, von der ссз-, сзз-, und சழ abgeleitet sind ». Je crois qu'il s'agit de deux formes contemporaines et originellement distinctes d'un même verbe, mais de l'une, il ne reste que quelques épaves. On a aussi зωλ (qualificatif зηλ), en face de зллп⁽²⁾. Crum cite сск- et сок- (S.) comme formes de скпп *sk;* : ce sont des formes d'un transitif *сωк.

F. De même à côté de l'intransitif мккз (= *mkōh*)⁽³⁾, type злос (12'3), « être tourmenté » (cf. STEINDORFF, § 218), nous avons un transitif მოყკз « tourmenter ». Nous avons là deux dérivations contemporaines d'un même radical, et non pas création d'une forme secondaire analogique à côté de l'autre. Nous avons de même l'actif მოყტნ (= *mōdēn*), en face de l'intransitif მტონ. Ce sont d'ailleurs les deux seuls verbes où nous avons les deux formations côte à côte; or il y a environ vingt-cinq verbes intransitifs du type მტონ.

Notons que [] qui dans les *Pyramides* est souvent actif : « purifier » (forme **wō'ēb*), n'a conservé en copte que l'intransitif « être pur », (ოყოп) qual. оқллв, et sans doute un passif (?) оқннв (cf. знкє (*hqr*), ωнрє (*šrr*)).

⁽¹⁾ оқзлт єчпнс єчсотп, *Psaumes*, II, 6 : « de l'argent, cuit et choisi ». — ⁽²⁾ Le л atone dans la première syllabe est développé par le з initial. — ⁽³⁾ Le о devient л devant з.

Dans cette série d'exemples, nous avons deux formes grammaticales indiquant deux fonctions grammaticales dans un même radical. On a tendance à croire qu'il s'agit là de refaçons analogiques. En réalité nous avons affaire à l'expression de deux significations différentes dans un même radical. Par la suite, sauf de très rares exceptions, une seule fonction a survécu dans chaque radical. Elle paraît dès lors être la forme unique attachée à tel ou tel type de racine. Si chacun des dialectes a le plus souvent conservé une seule des deux formes, quelques-uns pourtant, très rarement, ont conservé les deux : ce qui nous permet la reconstruction. Les dialectes que l'on découvrira encore nous réservent certainement à ce sujet des surprises. Chacun d'eux peut avoir gardé plus ou moins complètement une autre encore des dérivations verbales et le total de ces formes isolées (qui ne peuvent phonétiquement être ramenées l'une à l'autre), et qui sont les débris d'un mécanisme antérieur, nous montre à plein la richesse primitive de la dérivation verbale ⁽¹⁾.

Tout ceci nous prouve qu'un même radical verbal était susceptible de recevoir des formations diverses que l'orthographe hiéroglyphique ne dénonce pas. Plus spécialement, dans les verbes à 3^e radicale faible, nous avons dans un même radical en face l'un de l'autre les deux types vocaliques COTM , COTM et MICE , MOCE . Presque partout une des deux formes seulement a pratiquement survécu. Donc MICE , MOCE , n'est rien de plus qu'une des vocalisations particulières que peuvent prendre les verbes à 3^e faible.

*
* *

Quelle est maintenant la forme exacte, la raison et la portée de cette vocalisation particulière?

Notons d'abord que dans l'infinitif MICE , nous ne savons pas quelle est la quantité de la voyelle i ; elle peut être longue et dans ce cas cette voyelle est normale en syllabe ouverte; elle peut aussi bien être brève, et serait alors anormale.

⁽¹⁾ Rappelons que le qualificatif en τ final du type CPOCT , CMONT , qui n'a survécu que dans quelques verbes en sahidique, est

extrêmement fréquent dans le dialecte des écrits de Mani (il y a d'ailleurs plusieurs dialectes dans ces textes).

SETHE dans *Die Vokalisation des Aegyptischen*, Z. D. M. G., 77 (1923), p. 174, note 1, pense que le vocalisme en *i* est dû à la métathèse du *j*, qui donnerait **mēsjet* > **mējsēt* > **mīset*; il renvoie à SPIEGELBERG, *Ä. Z.*, 53, 135, qui a émis cette hypothèse. Mais en fait, nous allons le voir tout à l'heure, il n'y a pas eu métathèse du (*i*) final; son action est toute différente. S'il y avait eu métathèse, on la retrouverait au qualitatif.

D'autre part, il ne faut pas chercher un lien phonétique entre les différentes voyelles d'un verbe; chaque voyelle est employée avec une signification propre, sans lien phonétique avec les autres.

Dans le qualitatif *moce*, nous avons en apparence une voyelle brève en syllabe ouverte; c'est là une anomalie évidente qu'il faut expliquer. Erman admettait que le *c* (*s*) était redoublé, ce qui expliquerait la voyelle brève. Ceci est tout à fait juste, mais d'où vient ce redoublement? Pour Erman, il résultait de la transformation de la 3^e radicale (*i*) en un *;* qui s'assimilait à la consonne précédente. C'est également la solution de Steindorff (*Gram.*, § 225); pour lui *ꜣoce* vient de *ṯṯsj(ēw)* > *ṯṯs;(ēw)*, qualitatif qui est vocalisé comme *ꜣobs(ēw)*.

Il faut donc examiner, dans les radicaux à 3^e faible, quel peut être le sort possible du *i* final. Remarquons d'abord que quand le *i* subsiste, c'est qu'il précède une voyelle accentuée. 1° Factitif en *t*: *omecio* (B.): *ṯmaꜥcio* (Ak.), (**dmsyo*). 2° Forme substantivale avec suffixe *ṯ*: *meꜥio* (S.): *meꜥioy* (A.), (*mesyōwet*). D'une façon générale, rappelons-nous que les traitements phonétiques sont tout à fait différents suivant que la syllabe intéressée est atone ou accentuée, qu'elle précède ou qu'elle suit la syllabe accentuée. Rappelons-nous le contraste entre *m̄nṯre*: *meore* et *meere*: *meri*; et entre *nomṯre* et *p̄mze*.

Dans *mice* et *moce* le *i* suit la syllabe accentuée; il disparaît donc normalement.

Mais quelle est l'action possible d'un *i* disparaissant dans cette position?

Il disparaît en amenant le redoublement de la voyelle dans la syllabe précédente; c'est ce que nous avons par exemple dans les mots :

⊖ | - *ṯ* fém. : **šri.ēt* = *weere*: *weri* (B.), « fille », le | final provient ici d'un ⊖ (racine *šrr* > *šri*).
**šoty.ēt* = *coore* « flèche », le | final est primitif.

ⲟⲩⲛⲉ, qual. **sōpi-ēw* = ⲟⲩⲟⲟⲛ, le ⲓ final provient d'un ⲟ.

ⲓⲛⲉⲙⲥⲓ (B.), qual. *hmōsy-ēw* = ⲓⲙⲟⲟⲥ (S.), le ⲓ final est un suffixe de quadrilittère.

Dans ⲓⲛⲉⲙⲥⲓ *gbi* l'infinitif normal = **ḡbēi*, n'a pas survécu mais nous avons un qualificatif *gōbbēi(ēw)* = ḡⲟⲟⲛ (le *i* final est primitif); c'est le seul survivant du type **gōbbēi*. A côté de cette formation normale disparue, nous avons une série de formes secondaires 1° : ḡⲃⲃⲉ : [ⲭⲉⲃⲃⲓ (B.)], dont nous parlerons tout à l'heure, qui a pour qualificatif ⲭⲉⲃⲃⲓⲟⲩⲩ (en boh.) : le *ε* (bref) est dû à un *b* redoublé, cf. ⲙⲉⲥⲥⲓⲟ; voir aussi ⲛⲓⲣⲓⲟⲩⲩ sur ⲛⲓⲣⲣⲉ. 2° Un participe conjonctif : ⲭⲁⲃⲃⲓⲛⲧ (B.), ḡⲁⲃⲃⲓⲛⲧ (S.), avec le *i* conservé en bohaïrique avant l'accent. 3° L'adjectif : ḡⲟⲛ (S.), ⲭⲟⲛ (B.) **gōbbēi*; au féminin ⲭⲟⲃⲓ (B.) (qui égale *dōbbēt*; il n'y a pas de redoublement conservé en bohaïrique, mais la voyelle brève en syllabe ouverte dénonce son existence antérieure). Nous pouvons soupçonner la même dérivation pour les qualificatifs ⲭⲟⲟⲣ, ⲟⲩⲟⲟⲣ, ⲟⲟⲩ, dont les ancêtres hiéroglyphiques ne sont pas sûrs. Même action de la chute d'une 3^e radicale *ε* sur la voyelle intérieure dans les trois substantifs féminins : « boue »; « scorpion »; « nourrice ».

D'une façon générale, cette forme de qualificatif propre aux radicaux à 3^e faible n'a laissé qu'un très petit nombre de survivances, mais elles sont d'une extrême importance car elles nous montrent quelle était l'action normale du *i* 3^e radicale dans le qualificatif : redoublement de la voyelle précédente et disparition du *i*.

C'est donc le qualificatif **mooc* que nous devrions retrouver dans les verbes du type ⲙⲓⲥⲥ. Or le qualificatif ⲙⲟⲟⲥ offre un double contraste avec cette formation : la voyelle *o* n'est pas redoublée et il y a un *ε* final. Il ne peut donc pas appartenir à la même formation que ⲟⲩⲟⲟⲛ et ne peut pas correspondre à **mōsyēw* qui aurait donné **mooc* comme ḡⲟⲟⲛ.

Or en face du type ⲙⲓⲥⲥ, nous avons une formation verbale dans laquelle l'action du *y* final est normale et identique à celle que nous venons de constater dans ⲟⲩⲥⲥⲉ et dans ⲟⲩⲟⲟⲛ (cf. STEINDORFF, § 232). Soit les deux verbes :

(var. :). *Pyr.*, § 588 a = ⲛⲉⲃⲉⲃⲉ (S.) : ⲛⲉⲃⲓ (B.) : ⲛⲉⲃⲉ (Mani K 91, 3) = *nēbiēt* ⲥⲥⲉⲛⲉ (S.) : ⲥⲥⲛⲓ (B.) : ⲥⲛⲛⲓ (F.) = *sēpiēt*.

La chute du *i* troisième radicale a amené ici le redoublement de la voyelle, comme dans $\omega\epsilon\epsilon\epsilon$, le ϵ final représente la forme féminine de l'infinitif. C'est donc une formation absolument indépendante du type $\mu\iota\sigma\epsilon$, $\mu\omicron\sigma\epsilon$. Il faut noter que la forme $\sigma\iota\mu\epsilon$ (S.) s'est conservée parallèlement à $\sigma\epsilon\mu\epsilon$ (elle est notée dans le dictionnaire de Crum). De même on a $\omicron\upsilon\epsilon\epsilon\tau\epsilon$ ⁽¹⁾, en face de $\omicron\upsilon\epsilon\iota\tau\epsilon$ (S.) : $\omicron\upsilon\epsilon\iota\tau$ (B.) : $\omicron\upsilon\epsilon\iota\tau\iota$ (F.), forme pronominale : $\omicron\upsilon\lambda\tau$ „.

Nous avons exactement la même action du *i* dans quelques verbes trilitères à 3^e faible dont le vocalisme est en λ au lieu d'être en ϵ :

⊙ $hd\lambda$ (*hādījēt*) ; $\lambda\lambda\tau\epsilon$: $\lambda\lambda\tau$: $\lambda\epsilon\tau$ (F.) (*Évangile de Jean*) : $\lambda\epsilon\tau\epsilon$ (Mani) « couler ».

⊖ $mt\lambda$; $\mu\lambda\lambda\tau\epsilon$: $\mu\lambda\tau$: $\mu\epsilon\tau$ (F.) : $\mu\epsilon\epsilon\tau\epsilon$ (A.) « atteindre, obtenir ».

Nous avons ici affaire à des intransitifs avec le vocalisme en λ caractéristique du sens intransitif. Je laisse de côté $\mu\lambda\lambda\kappa\epsilon$ (S.), $\chi\lambda\lambda\tau\epsilon$ (S.), $\kappa\lambda\tau$ (B.), dont les ancêtres hiéroglyphiques ne sont pas clairs.

En face de ces formations de vocalisme varié (ϵ , λ , \omicron , [le δ est conservé seulement dans quelques qualificatifs]), mais comportant le même redoublement de la voyelle dans la première syllabe, nous avons les formations dans lesquelles c'est la consonne médiale qui est redoublée avec le même vocalisme varié (STEINDORFF, § 225, 230, 231). La voyelle brève ne peut dans ce cas s'expliquer que par le redoublement de la consonne médiale, c'est-à-dire par une formation *qattal* :

a) $\mu\iota\sigma\epsilon$ (*missyēt*), état construit : $\mu\epsilon\sigma-$, pron. $\mu\lambda\sigma\tau$ „, qual. $\mu\omicron\sigma\epsilon$; (STEINDORFF, § 225) ; il y a environ 45 verbes de ce type.

b) $\omega\lambda\epsilon$ (*šaffījēt*), $\omega\lambda\epsilon\iota$ (B.) ; qual. $\omega\lambda\epsilon\iota\omega\upsilon$ (STEINDORFF, § 230). Noter en outre une forme $\omega\iota\epsilon$, citée par Crum (*Dictionnaire*), et un qualificatif $\omega\upsilon\beta\epsilon$, ainsi qu'une forme $\omega\lambda\lambda\epsilon$, type $\lambda\lambda\tau\epsilon$.

c) $\bar{\mu}\rho\epsilon$ (*pērrīet*), qual. $\bar{\mu}\rho\iota\omega\upsilon$ (STEINDORFF, § 231).

Il y a environ 8 verbes de ce type.

⁽¹⁾ CRUM, *Diction.*, p. 495.

Nous avons vu les raisons qui nous obligent à admettre le redoublement de la consonne médiale dans mocc . Le traitement du w médial dans ce même type de verbe nous oblige également à admettre le redoublement de la consonne médiale. Soit par exemple : le verbe $\text{z1o}\gamma\epsilon$ (S., A., MANI, *Evangile de Jean*) : $\text{z1o}\gamma\text{1}$ (B., F.), avec le qualitatif $\text{z}\omega\text{o}\gamma\text{1}$ (B.), qui n'est conservé qu'en bohaïrique. Le radical est $hw\dot{i}$; le w se maintient dans $\text{z}\lambda\gamma$ -participe conjonctif (S. A2.) et $\text{z}\text{o}\gamma$ - (S. A2.) état construit. Les orthographes hiéroglyphiques nous indiquent bien aussi le radical $hw\dot{i}$: $\text{𓆎} - \text{𓆏} - \text{𓆑}$, LEPSIUS, *Denk.*, II, 96. C'est un infinitif dans un titre, il est au féminin parce que le verbe est *tertiaie infirmae*; $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ (W. 602) = $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ (P. 204 + 6), *Pyr.*, § 492 c; $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$, *Edfou*, II, 85, 11 (le $-$ est tombé).

C'est donc un infinitif féminin de type $\text{1}\text{2}\text{2}(w)\text{3}(i) + \text{ét}$. Ce type de racine est fréquent en sémitique, et là aussi la présence de deux consonnes faibles sur trois donne lieu à des modifications importantes. En copte, dans un pareil radical, l'infinitif et le qualitatif sont tous deux de type en apparence anormal : 1° Dans le qual. $\text{z}\omega\text{o}\gamma\text{1}$ le ω est long en bohaïrique seulement parce qu'il est suivi d'un $\text{o}\gamma$ (w), c'est une loi connue du bohaïrique. Mais la syllabe n'est pas ouverte; autrement le $\text{o}\gamma$ (w) serait tombé. La forme sahidique qui nous manque aurait un o bref ($*\text{z}\text{o}\text{o}\gamma\epsilon$); de même on a $\text{r}\omega\text{o}\gamma\text{1}$ (B.), sandale en face de $\text{r}\text{o}\text{o}\gamma\epsilon$ (S.); là le w redoublé provient de $\text{J} + \text{𓆎} \text{t}\ddot{o}bw\ddot{e}t > \text{t}\ddot{o}ww\ddot{e}t$). Dans $\text{z}\omega\text{o}\gamma\text{1}$ (B.) nous avons donc le qualitatif ordinaire à voyelle brève comme dans les verbes du type micc , qual. mocc . Mais alors nous avons un o bref en syllabe ouverte, ce qui, phonétiquement, est impossible, la syllabe étant nécessairement fermée ne peut l'être que par le redoublement du w ($h\ddot{o}wwi\ddot{e}w$). Ce redoublement explique à la fois la voyelle brève et la survivance du w dans une position qui a seulement l'apparence d'être intervocalique; s'il subsiste, c'est parce qu'il est redoublé. La forme z1 correspond à un autre infinitif du même verbe avec chute du w ; le vocalisme est celui de a1 , x1 .

2° Un second verbe nous offre un w intervocalique en apparence anormal; c'est : $\text{w}\text{o}\text{o}\gamma\epsilon$ (S.) : $\text{w}\omega\text{o}\gamma\text{1}$ (B.) : $\text{w}\lambda\gamma\epsilon\text{1}$ (F.) : « être sec », racine $\text{𓆎} \text{𓆏} = \text{šw}\dot{i}$.

Le *o* bref en syllabe ouverte et le *oy* (*w*) qui semble intervocalique, sont anormaux. En réalité, le radical est clairement *šwi*; le *i* est conservé dans le factitif *τωογιο* : *χογια* (F.) et dans le *nisbé* *ωογιε* (B.). Le vocalisme *ωοογε* est celui d'un qualitatif (*šōwwièw*) dont l'infinitif serait du type **ωιογε* (*š'wwiēt*) lequel n'a pas survécu.

Une autre formation de ce même radical *šwi*, nous est donnée par *ωεογε* (A.) (*Elias Apoc.*, 40, 2, 3; *Osée*, 9, 16; 13, 15). A-t-on le vocalisme de *π̄ρρε*, c'est-à-dire **ωλογε*, le *λ* accentué devenant *ε* en akhmimique, ou bien un *λ* primitif devenant *ε* devant *oy* comme devant *κ*, cf. *ὄββε*? Le *w* subsistant est anormal, il faut qu'il soit redoublé; quant au vocalisme en *ε*, il peut figurer soit le vocalisme **šēwwiēt*, soit le vocalisme **šāwwiēt* (cf. *ωλγε*), le *λ* sahidique accentué passant à *ε* en akhmimique.

* * *

Le traitement du *ρ* en seconde radicale, dans ce type de verbe, nous oblige aussi à admettre le redoublement.

1° Le verbe *ειρε* : *ιρι* « faire », est un bon exemple d'un radical trilitère à 3^e faible *iri*, dont les différentes formes dispersées dans les différents dialectes nous montrent bien quelle a dû être la richesse des dérivations primitives dans un seul et même radical. Ce qui subsiste n'est visiblement qu'un reliquat. Nous avons :

A. une série de formes avec chute du *ρ* après voyelle accentuée; elles représentent les dérivés du radical simple sans redoublement médial;

B. une série de formes où le *ρ* médial est conservé. Là, s'il a subsisté, c'est parce qu'il a subi le redoublement de la consonne médiale, caractéristique de la forme *Qattal* (*Pi^cel*).

Examinons d'abord la première série. L'akhmimique a seul conservé la forme *ειε* ⁽¹⁾. S'agit-il d'un infinitif ou d'un qualitatif? Partout ce verbe

⁽¹⁾ La forme est fréquente. *Ex.*, I, 19; *Joel*, 2, 3, 4; *Amos*, 2, 9; *Malachie*, 3, 18; *Elias Apoc.*, 24, 9, 11; 35, 11; *Osée*, 7, 4; *Epist. Apost.*, 27, 9. Manque dans Clément.

a le sens très réduit d'«être» et non pas de «faire». Il est construit partout avec $n-$, soit $\epsilon i \epsilon \bar{n}-$. Le vocalisme doit être le suivant : $i\bar{e}r_i$ + désinence (ou $i\bar{a}r_i$ + désinence, le λ accentué des autres dialectes devenant ϵ en akhmimique). Le r après l'accent et en contact direct avec un i tombe, et cette chute amène le redoublement de la voyelle (ϵ ou λ) précédente⁽¹⁾. Comme dans \square pr_i dans le mot composé $\overline{\square}$ \square qui a donné $\bar{p}r\epsilon : \epsilon r\phi\epsilon i : \bar{p}r\epsilon i \epsilon$ (A). Puis le i précédé de la voyelle redoublée développe en akhmimique un ϵ final. Cet ϵ final peut théoriquement représenter en même temps le \bar{e} de l'infinitif féminin en $-ët$, propre aux radicaux en i final.

Cependant $\epsilon i \epsilon$, forme akhmimique ignorée des autres dialectes, est toujours employée comme un qualitatif; les doubles sahidiques, là où il y en a (dans l'*Apocalypse* d'ELIAS par exemple), donnent $o \ n-$. Nous ne connaissons pas le mot employé comme infinitif. La forme $\epsilon i \epsilon$ pourrait être un infinitif employé comme qualitatif (mais ce serait étrange car on a aussi le qualitatif ϵ). Bien plutôt, ce doit être une forme qualitative en ϵ ou en λ , donc différente de la forme en o du sahidique et des autres dialectes. On aurait $*i\bar{e}r_i\bar{e}w > *i\bar{e}i\bar{e}w$, puis $\bar{e}e_i$ et le i précédé de voyelle double, développe un \bar{e} final, soit : $\epsilon i \epsilon$. Donc deux vocalisations possibles ϵ ou λ d'un même type de qualitatif, en akhmimique : $\epsilon i \epsilon$ est la forme pleine et ϵ la forme abrégée. De même que l'on a $o i$ et o conservés, l'un en bohairique et l'autre en sahidique et les deux subsistant conjointement dans Mani. En bohairique, nous avons souvent ainsi la forme pleine conservée, tandis qu'en sahidique nous n'avons en correspondance que la forme réduite. En tout cas, la différence des vocalismes est très importante. Il y a deux vocalismes du qualitatif, o et λ (ϵ). Parfois un dialecte a conservé les deux; dans $\Sigma\lambda\alpha\sigma\tau$ et $\Sigma\mu\epsilon\sigma\tau$ de l'akhmimique, nous avons ces deux vocalismes au qualitatif féminin ($hm^s \cdot t(\bar{e}i)$).

La forme $\epsilon i \epsilon$ révèle donc un fait phonétique tout à fait analogue à celui que nous avons constaté autrefois, dans le mot $\Sigma o o \gamma$ «jour», qui en akhmimique a la forme $\Sigma o o \gamma \epsilon$. Dans ce mot nous avons le vocalisme $h\bar{o}r\bar{w}$, (ou $h\bar{o}r\bar{w}\bar{e}w$ avec la finale \bar{w} des noms de temps); le r médial en contact direct avec le w final tombe et amène le redoublement du \bar{o} . En akhmimique

⁽¹⁾ Je décris le fait mais ne prétends pas restituer la séquence phonétique de ces transformations.

le *w* final précédé de la voyelle redoublée développe aussi un *ε* final comme le *i* de *ε̄iε*.

En face de *ε̄iε* (A.) nous avons dans les autres dialectes la concordance suivante avec le vocalisme en *ο*.

ο (S.) : *οι* (B.) : *λι* et *λλι* (F.) : *οει* (*Acta Pauli*) : *ο* (*Ev. Jean*) : *ο* ou *οει* (*Mani*).

Dans cette séquence la voyelle originale est *ο*, comme dans *μοσε*. Cette formation manque en akhmimique; dans ce dialecte nous aurions un *λ* ou bien un *ο* suivant que le *ο* est simple ou redoublé. Or le *ο* de *οι* (B.), qui ne devient pas **ωι*, montre qu'il y a eu redoublement. Ce *ο* devient normalement *λ* en fayoumique qui note le redoublement (*λλι*). Le *ο* conservé dans *οει* (*Acta Pauli*, *Ev. de Jean*, et *Mani*), prouve également le redoublement, car dans ces trois dialectes un *ο* bref accentué passerait à *λ*; seul le *ο* redoublé se maintient. Nous devons donc rétablir un qualitatif de l'infinitif simple comportant la chute du *r*: *ἰδρυέν) ὀδῖ*. En face l'akhmimique a une forme en *ε* qui est le qualitatif avec vocalisme en *ε* ou en *λ*. Il n'a pas le vocalisme en *ο* qui, redoublé, serait resté *ο*.

La forme avec suffixe pronominal dérive de l'infinitif simple qui a perdu son *r*: *λλ* (S.) : *λι* (B.), (*λιτοϋ*) : *ει* (ε*ιτοϋ*) (F.) : *εε* (A.) : *εε* (ε*ειτοϋ*) (*Acta Pauli*) : *εε* (ε*ετοϋ*) (*Ev. Jean*).

Le *τ* devant le suffixe *-οϋ* de la 3^e personne du pluriel est la consonne de liaison habituelle (correspondant, semble-t-il, à quelque chose comme notre *t* dans «*γ-a-t-il*»). On le retrouve souvent entre autres après un *n*: *οϋεντ* „, *κοϋεντ* „, cf. *ρεντ* „, ou dans *λριτ* = (B.) : *λλριτ* „ (F.), ou encore dans *ζμετεεε* (46), etc. Ici il est nécessaire seulement devant un *οϋ* suffixe; ce pronom nouveau remplaçant le *sn* ancien donnait en contact avec la voyelle redoublée une forme peu reconnaissable phonétiquement; dans plusieurs dialectes, on l'a séparé de la racine ainsi réduite, par un *τ*.

Notons *ελ-* (B.) : *λλ* (F.), (n'est-ce pas $\overline{\text{ε}} \text{ — ?}$), toujours construit avec *μμο* „, forme obscure conservée dans deux dialectes seulement.

Les formes avec *r* conservé sont les suivantes :

L'infinitif *qattal* *ειρε*, le *r* est conservé parce que doublé.

L'infinitif construit est identique dans tous les dialectes :

\bar{p} - (S.) : ϵp - (B.) : $\epsilon \lambda$ - (F.) (SUR $\lambda \lambda$) : \bar{p} - (*Acta Pauli, Ev. de Jean*) : \bar{p} - (A., *Mani*).

Ce \bar{p} - partout conservé peut être le r redoublé de la forme *Qattal* $\epsilon p \epsilon$ = *ürriët*, dans laquelle il subsistait uniquement parce qu'il était redoublé. Notons d'ailleurs que l'infinitif construit de la forme simple **ïörèi* (forme perdue, nous l'avons dit, et remplacée par le *Qattal*), pourrait donner également bien une forme réduite à \bar{p} -. En syllabe atone précédant la syllabe accentuée (ce qui est le cas dans l'infinitif construit), le r subsiste; il ne disparaît qu'après voyelle accentuée, quand il est en contact avec i .

Tous les auxiliaires de la conjugaison sont des dérivés de la racine *iri*⁽¹⁾. Il y en a deux séries distinctes, l'une avec le vocalisme λ (sah.), (Parfait I, Parfait II, Présent d'habitude), l'autre avec le vocalisme ϵ (sah.), (Présent II, Futur II, Futur III). Dans les deux séries le r est tombé, sauf à la deuxième personne du féminin singulier, et en bohairique à la deuxième du pluriel, et à la forme nominale. Les conditions de cette disparition du r seraient à préciser.

Ce qui est très curieux, c'est que dans ce radical (d'un usage d'ailleurs extrêmement fréquent), nous avons un groupe de trois consonnes (i à l'initiale, r à la médiale, et i en 3^e radicale), dont chacune est susceptible d'un traitement phonétique particulier. Ce cumul de variations phonétiques possibles dans un même radical entraîne une profonde transformation des dérivés qui deviennent souvent méconnaissables. Dans deux autres verbes $\mu \epsilon$: $\mu \epsilon i$ *miri* « aimer » et $\pi \epsilon i p \epsilon$ *pri* « sortir », nous avons aussi un r médial et un i final. Nous y voyons clairement la différence de dérivation entre la forme avec r redoublé et conservé $\pi \epsilon i p \epsilon$, $\bar{i} p p \epsilon$ (*Qattal*) et la forme avec r tombé $\mu \epsilon$: $\mu \epsilon i$ (B.) : amenant le redoublement de la voyelle. La forme akhmimique $\mu \epsilon i \epsilon$ nous donne le même vocalisme que *pri* dans $\bar{p} \pi \epsilon i \epsilon$ « temple » ou $\epsilon i \epsilon$ (A).

2° Dans le type $\omega \lambda \omega \epsilon$, une voyelle brève non redoublée en syllabe ouverte exige de même le redoublement de la consonne qui la suit. On pourrait penser à une assimilation d'un w final. Cette assimilation (régressive) d'un

⁽¹⁾ Le verbe « faire » prend comme auxiliaire la valeur « être ». C'est tout à fait comparable au changement de sens qu'a subi notre verbe

« avoir » (latin *habere*) quand il est devenu auxiliaire.

Il faut noter le parallélisme entre les deux types de verbes dans $\bar{\pi}\bar{\rho}\bar{\rho}\epsilon$ en face de $\pi\epsilon\rho\epsilon$ et $\epsilon\mu\iota$ en face de $\epsilon\mu\epsilon$. Le ι (3^e radicale) reparaît, en akhmi-mique seulement, dans les infinitifs $\bar{\pi}\bar{\rho}\bar{\rho}\epsilon$, $\bar{\kappa}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\eta}\bar{\epsilon}$, cf. $\bar{\zeta}\bar{\epsilon}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$ (*hdi*) dans *Mani*, bien qu'il s'agisse de syllabes atones. La notation de cet ι est due au redoublement de la consonne précédente.

A. Remarquons d'abord que tous ces verbes ont comme 2^e radicale une des sonantes μ , η , λ , ρ , ν . Or ces consonnes, quand elles sont entravées (suivies directement d'une autre consonne), transforment un λ accentué en ϵ . On comparera les formes pronominales suivantes dans le type $\mu\iota\epsilon\epsilon$: on a parallèlement, comme Steindorff l'a noté, § 226 :

$\rho\iota\epsilon\epsilon$	pron.	$\rho\lambda\kappa\tau$	"	$r\lambda\kappa\iota$	en face de	$\epsilon\mu\epsilon$	$\bar{\eta}\bar{\tau}$	"	$i\eta\iota$
$\pi\iota\epsilon\epsilon$	—	$\pi\lambda\kappa\tau$	"	$ps\iota$	—	$\epsilon\mu\epsilon$	$\bar{\sigma}\bar{\eta}\bar{\tau}$	"	$gm\iota$
$\zeta\iota\tau\epsilon$	—	$\zeta\lambda\tau$	"	$ht\iota$ (?)	—	$\lambda\iota\beta\epsilon$	$\bar{\lambda}\bar{\beta}\tau$	"	etc.

Il est donc vraisemblable que dans le type $\bar{\pi}\bar{\rho}\bar{\rho}\epsilon$ nous avons en fait un λ primitif devenu ϵ en contact avec une sonante (entravée parce que redoublée), et toute la série rentrerait dans le type $\omega\lambda\epsilon\epsilon$, c'est-à-dire $1\acute{a}223\grave{i}\grave{e}t$.

B. Le redoublement de la consonne dans la graphie copte sert-il à exprimer effectivement le redoublement de cette consonne, redoublement que nous croyons réel? Ou au contraire est-ce un simple procédé graphique pour indiquer que la sonante (en sahidique), jouant à elle seule le rôle de voyelle, il est inutile d'écrire le ϵ ?

Si c'était le redoublement réel qu'on avait voulu exprimer dans $\bar{\pi}\bar{\rho}\bar{\rho}\epsilon$ (redoublement qui d'ailleurs devait être déjà réduit à une consonne simple au moment où les Coptes ont noté l'égyptien en caractères grecs), on aurait employé le même procédé dans les formes $\pi\epsilon\rho\epsilon$ (infinitif), $\pi\omega\rho\epsilon$ (qualitatif). On aurait * $\pi\epsilon\iota\rho\epsilon$, * $\pi\omega\rho\epsilon$.

Le ϵ interne, en sahidique, n'est jamais écrit quand il figure en syllabe accentuée devant une des sonantes ν , λ , μ , η , ρ ; il est alors toujours représenté par un trait (STEINDORFF, § 30-32). On a ainsi : $\bar{\sigma}\bar{\eta}\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, $\bar{\tau}\bar{\nu}\bar{\tau}$, $\bar{\zeta}\bar{\mu}\bar{\chi}$, $\bar{\nu}\bar{\lambda}\bar{\chi}\bar{\epsilon}$, $\bar{\omega}\bar{\gamma}\bar{\rho}\bar{\omega}\bar{\epsilon}$. C'est un procédé d'orthographe employé par tous les dialectes, sauf le bohaïrique, qui, lui, écrit toujours le ϵ devant ces sonantes comme devant toute autre consonne.

Avant l'invention du trait, qui est certainement une adjonction secondaire du système graphique copte, la sonante pouvait servir de voyelle, mais afin de noter également sa valeur comme consonne, on la répétait dans l'écriture, d'où la graphie πρρε. Pour montrer que celle-ci devait se lire *pěré* < *pěrrě*. (les deux *r* étant déjà réduits à un seul) et non **prě*, le *r* (ρ) était écrit deux fois, d'abord comme voyelle (sonante vocalisée), puis comme consonne. Nous n'avons donc pas là une preuve de l'existence d'un redoublement réel. Mais en fait, ce redoublement, simple procédé graphique, coïncide précisément avec un redoublement réel antérieur. Notons qu'une série de substantifs présentent exactement la même formation, avec la même orthographe, du moins en apparence. En sahidique nous avons la série :

κ̄μμε : χεμι, « noir » dans σ†κ̄μμε (S.) : σ†γχεμι (B.) : « cumin noir »
cf. κμομ.

ζ̄μμε : ζεμι, « gouvernail » (toujours en composition ρ̄μμε) ♀♂.

ζ̄μμε : ζεμι, f. « chaleur » cf. ζμομ.

β̄ννε : βεμι, f. « datte, dattier », βηνη (F.)] ≡ ♀♂.

κ̄λλε : κεμι, « verrou », κηλλι (F.) ♀♂ ≡ - Pyr., § 194 a.

β̄ρρε : βερι, « nouveau ».

μ̄ρρε : — f. « lien », μελλι (F.) cf. μοϣρ (*mīr*) et μηρι (B.).

ζ̄ββε : ζεβι, m. « charrue » □] ♀.

τ̄ββε : f. « sceau » : τεβι : f. « obole » (mots identiques?)] ≡ Ω.

κ̄ββε : « repli », κωβ, ♀♂] ≡.

Ici nous avons le redoublement apparent et le vocalisme en ε uniquement dans des radicaux ayant une sonante *μ*, *ν*, *λ*, *ρ*, *β* pour seconde radicale : donc la voyelle ε pourrait provenir d'un *λ*.

Mais cette série n'est pas du tout homogène. Nous avons affaire à plusieurs trilitères dont la troisième radicale n'est pas un *i*. Par exemple :

κ̄μμε, *hēmmēt* « noir », ζ̄μμε, *hēmmēt* « chaleur », proviennent de radicaux à seconde gémée : κμομ, « être noir »; ζμομ, « être chaud »;

κ̄λλε, « verrou » vient de ♀♂ ≡ - (pl.), (le ♀ assimilé à ≡ valant λ empêche l'allongement du ε);

τ̄ββε vient de *db't* (cf. τωβε);

κ̄λλε de *dl'* (χωωλε); β̄ννε de *bnr*.

En bohairique des noms de même type en apparence, mais qui n'ont pas de correspondants en sahidique, peuvent avoir soit la seconde radicale redoublée, puisque la voyelle reste brève, soit la voyelle *e* redoublée, puisque le bohairique ne marque pas le redoublement de la voyelle ou l'a perdu. Ce sont par exemple les mots : $\text{z}\epsilon\lambda\text{i}$ (f.) « crainte », $\text{x}\epsilon\lambda\text{i}$ (m.) « filet », $\text{s}\epsilon\lambda\text{i}$ « beurre ». Seuls les prototypes hiéroglyphiques ou les variantes dialectales permettront de décider. Il s'agit encore de mots dans lesquels la seconde radicale est une sonante λ , ν ; le *e* peut donc provenir aussi d'un λ ancien si la sonante est redoublée.

Dans les mots $\text{z}\bar{\text{m}}\text{m}\epsilon$ ($\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆏}$), $\text{z}\bar{\text{b}}\text{b}\epsilon$ ($\text{𓆎} \text{𓆏}$), $\text{m}\bar{\text{p}}\text{p}\epsilon$ ($\text{𓆎} \text{𓆏}$), $\bar{\text{k}}\bar{\text{r}}\text{r}\epsilon$ (adjectif de prov. inconnue), $\bar{\text{k}}\bar{\text{v}}\text{v}\epsilon$, $\bar{\text{m}}\bar{\text{h}}\text{h}\epsilon$ (cf. $\text{k}\omega\text{v}$), on peut au contraire admettre une réplication de la consonne médiale constituant un mode de dérivation *nominal* tout à fait analogue à la dérivation verbale par redoublement. De même on a en sémitique, à côté de la forme verbale *qattal* (BROCKEL., p. 508), une formation nominale *qattal* (avec des vocalismes variés ; BROCKEL., §§ 144-157).



Cette formation nominale par redoublement de la médiale, c'est celle que nous retrouvons dans une série de mots où la voyelle brève de la première syllabe oblige à admettre le redoublement de la seconde radicale. Quand la voyelle brève n'est pas redoublée, et que la troisième radicale n'est pas assimilable à la seconde, il faut admettre, dans les substantifs comme dans les verbes, un redoublement organique de la seconde radicale. C'est l'hypothèse qu'il faudra vérifier dans les mots suivants :


OKE , OCE , OZE , BAKI (B.), BOTe , EIOPE , MACE , NOBE , ZOTE , ZACE , etc.

Nous avons là encore une formation commune avec le sémitique, mais que l'écriture hiéroglyphique ne marque pas, pas plus d'ailleurs qu'elle n'était marquée dans l'alphabet sémitique.


*
* * *

Sur l'existence de ce redoublement et sur les dates de sa disparition dans la langue, les transcriptions des noms propres égyptiens dans une langue étrangère pourraient peut-être nous donner une indication.

En babylonien, nous avons le nom Ḫaramašši = . Ce type de nom propre très fréquent (un nom de dieu + un verbe), comprend un verbe au qualificatif (ou pseudo-participe). Peut-on considérer que le redoublement du š en babylonien représente bien le redoublement égyptien du s dans le mot *mōssiēw*, *μοσε*, qualificatif du *qattal*? Le redoublement d'une consonne dans le système cunéiforme peut avoir d'autres causes. Tous les noms de ce type ont-ils bien le redoublement en assyrien? Rappelons la transcription assyrienne *Amanappu* pour . Ici nous devons bien avoir en assyrien un *p* redoublé, que la présence de la voyelle brève en syllabe ouverte dans le mot *one* nous oblige à admettre en égyptien.

Par contre les formes grecques *Αμωσις*, *Αμσις*⁽¹⁾ du nom  = *āmōssiēw*, nous montrent que les deux *s* avaient été réduits à un seul dans la prononciation au moment où les Grecs ont transcrit ce nom.

*
* *

Mais cette reduplication de la seconde consonne a dû amener un traitement particulier de la première syllabe dans le nom ou dans le verbe, lorsque celle-ci devient atone. Dans certaines formations, l'accent passant sur la seconde syllabe ou sur la syllabe d'un suffixe (-) la première syllabe prend un *ē* atone. Ce traitement particulier de la syllabe initiale ne prouverait-il pas l'existence du redoublement de la seconde consonne? Il faut revenir sur l'examen de cette question :

1° Dans *ερηος* : *ερηιχ* (B.), « chasseur » et dans *ερος* « filet », le *ε* de la première syllabe est anormal, en face de *ερο* : *ερο*; *ερος* : *εροχ*; *ερω* : *ερω*; *ερηος* : *ερηιχ*; *ερηιε* : *ερηι*.

M. Vycichl y a vu une preuve du redoublement de la consonne *r* médiale. M. Tyl (A. Z., 73, pp. 131-138) au contraire ne croit pas à l'existence de cette formation en ancien égyptien. Il cite (p. 138) une série de mots qui

⁽¹⁾ En grec le *ω* correspond à *o* égyptien du copte et *o* correspond à *ω*. Dans *Αμσις* nous avons un vocalisme dialectal : en fay. et

en akh. un *o* accentué du sah. ou du boh. passe à *λ*.

présentent ce même vocalisme (accentuation sur la voyelle longue de la seconde syllabe avec un *é* atone dans la première syllabe) mais qui seraient tous des emprunts manifestes : $\chi\epsilon\upsilon\eta\lambda$ (*Ζιεύνη*), $\tau\epsilon\lambda\eta\lambda$ (*ἴλη*), $\omega\epsilon\mu\eta\rho$ (B.) (*ἠμῆ*), $\epsilon\lambda\zeta\eta\mu$, $\sigma\epsilon\pi\eta$, $\sigma\epsilon\rho\omega\upsilon$, $\omega\epsilon\lambda\epsilon\epsilon\tau$, $\sigma\epsilon\rho\eta\tau$ (ex. unique), $\mu\epsilon\zeta\eta\lambda$ (A.).

A côté de mots incontestablement empruntés, nous avons, dans cette énumération, $\omega\epsilon\lambda\epsilon\epsilon\tau$ qui ne l'est pas, et il apparaît bien que $\sigma\epsilon\rho\eta\sigma$ dérive d'un radical proprement égyptien $\overline{\text{pr}}$ $\overline{\text{p}}$ $\overline{\text{r}}$, $\sigma\omega\rho\overline{\text{c}}$ (S.) : $\chi\omega\rho\overline{\text{x}}$ (B.). On est tenté de voir dans ce mot un unique survivant dans le domaine égyptien de la formation des noms de métier du type *qattāl*, qui est classique dans tout le domaine sémitique, et qui survit encore dans l'arabe parlé. Nous aurions là un *h* correspondant au *ā* du sémitique soit **gerrēg*. Dans cette hypothèse, ce *h* ne serait pas en syllabe ouverte; il n'impliquerait pas un suffixe nominal *i*. Mais cette formation a été assimilée analogiquement à la formation avec suffixe *i*, parce qu'elle a le même vocalisme, et on lui a donné un pluriel $\sigma\epsilon\rho\lambda\sigma\epsilon$ copié sur celui des mots à suffixe en *i*. De même au mot d'emprunt $\omega\upsilon\eta\rho$ (*ἠρῆ*) (S.) : $\omega\phi\eta\rho$ (B.) : $\zeta\eta\rho$ (A.), on a refait un féminin et un pluriel analogiques : $\omega\upsilon\epsilon\epsilon\rho\epsilon$ et $\omega\upsilon\epsilon\epsilon\rho$.

2° Dans le mot : $\mu\epsilon\rho\eta\tau$ (S.) : $\mu\epsilon\eta\rho\eta\tau$ (B.) : $\mu\epsilon\lambda\lambda\eta\tau$ (F.) : $\mu\rho\rho\eta\tau$ (A.) pluriel : $\mu\epsilon\rho\lambda\tau\epsilon$ (S.) : $\mu\epsilon\eta\rho\lambda\tau$ (B.) : $\mu\epsilon\lambda\lambda\tau$ (F.) : $\mu\rho\rho\epsilon\tau\epsilon$ (A.), dérivé du verbe $\mu\epsilon$: $\mu\epsilon\iota$: $\mu\eta\eta$ (F.) : $\mu\epsilon\iota\epsilon$ (A.), radical *mri*, nous devons avoir un *r* redoublé au *Pi^{ss}el*, ce même *r* qui est tombé, nous l'avons vu, dans la forme simple $\mu\epsilon$ où le *r* n'est pas redoublé. C'est ce redoublement qui oblige à mettre un *e* entre *m* et *r* dans la première syllabe devenue atone.

Le contraste est clair avec la dérivation $\tilde{m}\rho\omega$ (S.) : $\epsilon\mu\rho\omega$, $\epsilon\mu\eta\rho\omega$ (B.), «le port», qui est du type *emriōwēt*. Dans ce cas nous n'avons pas **mepw*.

3° Dans $\mu\epsilon\sigma\iota\omega$: $\mu\epsilon\sigma\iota\omicron\gamma$ (A.), au lieu de **m̄sciō*, cf. $\bar{m}\sigma\lambda\zeta$, le *e* doit être également dû au redoublement du *s* : *m̄ssiōwēt*. De même dans $\omicron\mu\epsilon\sigma\iota\omicron$ (B.) (factitif), en face de $\omicron\bar{m}\sigma\omicron$ «placer» factitif de *hmsi* et de $\omicron\rho\omega\omicron$ (A.), $\omicron\mu\kappa\omicron$. De même encore dans $\mu\epsilon\sigma\omicron\rho\eta$: *m̄ssiōw-Rē* (le *o* représente un *w* atone).

*
* *

Une question se pose inévitablement. Si la formation *Qattal*, 1-2-2-3, est un type de formation générale applicable à tout verbe fort ou faible (comme l'est le *Qattal* [*Pi^cel*] en sémitique), pourquoi n'avons-nous en copte dans les verbes forts aucun exemple de cette formation, avec ce même vocalisme ? Pourquoi est-elle pratiquement utilisée seulement dans les verbes à 3^e faible ?

Or nous avons un verbe $\kappa\iota\mu$ dont le vocalisme est unique dans un radical verbal d'apparence bilitère. C'est un ancien trilitère $k\mu\gamma$; comme le montre la graphie $\aleph \gamma \aleph$ et probablement un *Qattal* de ce radical $k\mu\gamma$; $\aleph \gamma \aleph$.

Ce verbe à l'état construit et à l'état pronominal est traité comme les verbes du type $\mu\iota\epsilon\epsilon$ qui ont comme seconde radicale un μ : $\kappa\epsilon\mu\tau$ - (S.) et $\kappa\epsilon\mu\tau$ " (S.). Il n'a pas conservé de qualitatif. En composition on a $\kappa\bar{\mu}\tau\omicron$ (S., A.) : $\kappa\epsilon\mu\theta\omicron$ (B.), « tremblement de terre ». $\kappa\bar{\mu}$ - pourrait être ici un participe conjonctif dont le λ serait passé à ϵ devant μ . Mais, c'est plutôt une forme reconstruite, car il n'y a pas transformation de ce μ en ν devant τ à l'état pronominal comme dans $\sigma\bar{\nu}\tau$ ". En réalité, il manque le ϵ final du type $\mu\iota\epsilon\epsilon$ à l'infinitif, mais ceci est normal car dans ce verbe, la troisième radicale est un \aleph et non un $\aleph = i$. Ce \aleph disparaît en finale non accentuée : ainsi on a $\tau\lambda\mu\omicron = \aleph \gamma$ et non * $\tau\lambda\mu\iota\omicron$ ⁽¹⁾. Il disparaît également dans les qualitatifs $\omicron\omega$ de $\lambda\omega\lambda\iota$, $\omicron\gamma\omicron\chi$ de $\omicron\gamma\chi\lambda\iota$; dans les substantifs $\omicron\gamma\omicron\alpha$ « poumon », $\zeta\omicron\alpha$ « serpent », $\omega\omicron\omega$ « bubale », etc.

D'une façon générale, nous l'avons répété, la tendance de la langue dans son développement historique a été de réduire le nombre des formations verbales par *dérivation*, et de les remplacer par des *auxiliaires*. Dans chaque racine on n'a conservé qu'une seule formation qui devenait fixe. Pourquoi dans les verbes à troisième faible a-t-on donné la préférence au *Qattal* comme forme unique à l'infinitif et au qualitatif ? Il doit y avoir une raison phonétique variable dans chaque cas et des influences analogiques qu'il faudra préciser.

⁽¹⁾ Il existe en copte un verbe $\tau\lambda\mu\iota\omicron$ mais qui n'a rien à faire avec celui-ci.

*
* *

Dans l'infinitif $\mu\iota\sigma\epsilon$ et le qualitatif $\mu\omicron\sigma\epsilon$, nous avons en apparence une seule et même finale : ϵ (S.) : ι (B. F.). Or cette finale provient en réalité de deux formations différentes. A l'infinitif nous avons une terminaison féminine **missiēt* et au qualitatif une terminaison tout autre **mōssiēw*. Je laisse de côté en ce moment la question du redoublement du *s*. Or dans certains dialectes, cette différence d'origine aboutit à une correspondance différente que j'ai eu l'occasion de noter⁽¹⁾. Dans deux dialectes, la finale du qualitatif est différente de celle de l'infinitif dans les verbes du type $\mu\iota\sigma\epsilon$. Dans l'*Ascension d'Isaïe*, on a $\chi\lambda\sigma\iota$ (qual.) en face de l'infinitif $\omega\iota\eta\epsilon$. Dans les *Acta Pauli*, on a $\sigma\lambda\omega\iota$, $\chi\lambda\sigma\iota$ (qual.) en face des infinitifs $\omega\iota\eta\epsilon$, $\omega\iota\eta\epsilon$ ⁽²⁾.

Cette différence de traitement est un bon exemple de ce que les dialectes, très heureusement multipliés par des découvertes récentes, peuvent nous apporter de nouveau pour l'interprétation des formes les plus claires en apparence.

*
* *

L'existence d'une formation *Qattal* (*Pi^{cc}el*), comportant des vocalisations variées, nous permet de comprendre que deux factitifs en β , dérivés d'une même racine, puissent avoir un vocalisme différent dans deux dialectes ou dans un même dialecte.

Par exemple, le factitif en *s* préfixe de la racine ⲙⲙⲙ se présente dans les différents dialectes sous les formes suivantes :

1° $\sigma\Gamma\mu\mu\iota$ (B., F.) « établir » : $\bar{\sigma}\mu\eta\epsilon$ (A.) : *Mani*, K. 98, 1 ; 62, 22 ; 114, 120.

2° $\sigma\mu\eta\epsilon$ (S. *Mani*) : $\sigma\mu\mu\iota$ (E.).

3° $\bar{\sigma}\mu\eta\eta\epsilon$ (Ev. de Jean).

⁽¹⁾ LACAU, *Ascension d'Isaïe*, dans *Museon*, LIX, 464.

⁽²⁾ L'*Ascension d'Isaïe* et les *Acta Pauli*, textes assez courts, n'ayant pas conservé les

infinitifs $\chi\iota\sigma\epsilon$ et $\sigma\iota\omega\epsilon$; j'ai mis ici en parallélisme les infinitifs de deux autres verbes du type $\mu\iota\sigma\epsilon$.

Ces trois formations sont phonétiquement distinctes et ne peuvent être ramenées l'une à l'autre :

1° La première forme représente le vocalisme normal en *ä*, après le *s* initial du factitif, comme dans $\text{c}\lambda\text{x}\epsilon = \text{säddet}$. Ce λ accentué devant m devient ϵ . C'est un factitif construit sur le radical simple du bilitère *mn* qui résultait lui-même de la chute du *i* médial dans un trilitère du type *min* ($\text{m}\lambda\epsilon\text{in}$). Ce factitif a un infinitif féminin $\text{p} \begin{array}{c} \text{---} \\ \text{---} \\ \text{---} \end{array} \text{---}$ comme tous les factitifs faits sur des bilitères.

2° La seconde forme, par son vocalisme en *i* entre la 2° et la 3° radicales, doit être le factitif d'un *Qattal* de ce bilitère qui avait le vocalisme * $\text{MIN}\epsilon$ (*mīnnēt*) forme perdue.

3° La troisième forme serait le factitif d'un *Qattal* de bilitère à vocalisme en ϵ (λ) = * $\text{M}\bar{\text{N}}\text{N}\epsilon$, cf. $\text{z}\bar{\text{p}}\text{p}\epsilon$. Ce *Qattal* ainsi vocalisé ne se serait conservé que dans le factitif en *s*. Ces deux *Qattal* (*Pi^{ic}el*) de bilitères ont disparu du copte et nous n'avons aucun autre exemple d'un *Pi^{ic}el* de bilitère issu lui-même d'un trilitère.

En fayoumique les deux formes $\text{c}\epsilon\text{mni}$ et cmni semblent bien coexister; mais ce qui nous est parvenu de ce dialecte comporte beaucoup de formes empruntées à un des dialectes voisins; nous pouvons donc hésiter sur la réalité de cette coexistence. Au contraire, dans le dialecte des textes de *Mani* les deux formations $\bar{\text{c}}\text{m}\bar{\text{n}}\epsilon$ et $\text{cm}\bar{\text{n}}\epsilon$ subsistent côte à côte. Pareilles formations multiples ont coexisté dans la *koine* dont dérivent tous les dialectes, mais il y a eu ensuite simplification, comme pour toutes les formes verbales. En fait chaque dialecte n'a presque jamais conservé qu'une seule forme. C'est ce qui s'est produit également, nous l'avons vu, pour les différents types de *Qattal*. Le type de *Qattal* : cmi (B.) : $\bar{\text{m}}\bar{\text{m}}\epsilon$ (A.), ne subsiste que dans les deux dialectes, bohaïrique et akhmimique; et le type normal de *Qattal* : $\text{cim}\epsilon$ (S.) : imi (F.), ne subsiste que dans les deux dialectes : sahidique et fayoumique.

L'existence d'un *Shafel* du *Pi^{ic}el* avec double vocalisme nous confirme la variété des formations verbales que nous cache l'écriture hiéroglyphique.

*
* *

En dehors du redoublement de la consonne médiale dans la forme *Pi^{''}el* (*Qattal*) qui nous est dénoncé par l'état du vocalisme (voyelle brève en syllabe d'apparence ouverte), le vocalisme lui-même est un élément original et significatif de cette formation. Le *i* de l'infinitif, le *o* du qualificatif, le *a* de l'état pronominal, constituent une série vocalique qui caractérise spécialement cet aspect du verbe, et les différents emplois de cet aspect.

Rappelons-le, il n'y a aucun lien phonétique à chercher entre ces trois voyelles, elles ne sortent pas l'une de l'autre. Chacune d'elles caractérise une des fonctions du verbe. Changer une voyelle, c'est changer le sens; ce procédé de dérivation est courant dans le nom comme dans le verbe. Pourquoi est-ce cette séquence des trois voyelles, plutôt qu'une autre, qui caractérise le *Pi^{''}el*? Nous n'en savons rien, mais cet aspect d'un verbe est caractérisé à la fois par la *nature* de la voyelle et par le *redoublement* de la consonne médiale.

On s'attendrait à retrouver dans cette forme verbale à redoublement, qui remonte certainement à l'ancêtre commun, un vocalisme identique dans les différentes langues dérivées de cet ancêtre. Il n'en est rien. Le redoublement est resté identique, le vocalisme qui l'accompagne est autre, les deux procédés sont indépendants, ils ne sont pas liés, mais peuvent simplement se cumuler au besoin. En sémitique, nous avons, en arabe et en éthiopien : *qattala*; en assyrien : *kaššād*; en hébreu : *qittel*; en araméen : *qattel*. Nous devons nous demander si ce n'est pas l'égyptien et l'hébreu qui nous ont conservé la vocalisation ancienne (en *i*) propre à cette formation. Partout ailleurs, ce vocalisme aurait été aligné sur le vocalisme de la forme *Qatal*. De même, nous l'avons vu, le *Pi^{''}el* égyptien comporte plusieurs vocalismes dont chacun venait ajouter une nuance de sens au verbe à redoublement. Ce procédé, variation du vocalisme dans le *Pi^{''}el*, n'existe pas ou n'existe plus dans le groupe des langues sémitiques. Ce groupe l'a-t-il perdu, ou bien est-ce l'égyptien qui, dans son développement personnel, a voulu ajouter ce mode de dérivation supplémentaire au redoublement du *Pi^{''}el*? Je ne vois aucun moyen de décider pour le moment entre ces deux hypothèses. Rappelons-nous seulement

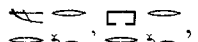
5.


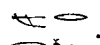
De même dans la forme relative imperfective, *Pyr.*, § 537 b, T. 29 :


 (18 fois)

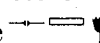
*une étoile devant laquelle les dieux s'inclinent,
devant laquelle tremblent les deux neuvaines.*


Quel est le rapport à établir entre la forme qu'emploient les verbes forts pour exprimer l'imperfectif et celle qu'emploient les verbes faibles? Phonétiquement, il n'y a aucune équivalence possible.

Si la seconde radicale forte est écrite *deux fois* dans la forme imperfective *tertiæ infirmæ* , c'est qu'il y a entre ces deux lettres une voyelle accentuée ou non ⁽¹⁾. C'est une règle sans exception dans l'orthographe hiéroglyphique qu'une consonne redoublée n'est écrite qu'une seule fois, à moins que ces deux consonnes identiques ne soient séparées par une voyelle. Il en est de même en sémitique.

En égyptien, nous aurions le vocalisme théorique **mèrr* «*éf* écrit  et le vocalisme théorique **emrér* «*éf* écrit .



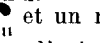

Si donc nous avons dans un verbe fort à l'imperfectif la même formation que dans le verbe faible, nous aurions aussi l'orthographe *  *sd* *dm*.

Notons tout de suite que ce redoublement de la médiale avec voyelle intercalaire entre les deux consonnes est un procédé qui a dû exister en égyptien à un moment donné de son développement ⁽²⁾. Un mot comme  (*èzšósen*) $\omega\omega\omega\epsilon\eta$, «le lotus», est de ce type. Mais il ne reste dans le vocabulaire égyptien qu'un très petit nombre de substantifs qu'on puisse rattacher à ce mode de dérivation ⁽³⁾ et pas un seul verbe. Il serait étrange qu'une for-



⁽¹⁾ Il n'était pas nécessaire qu'elle fût accentuée. Dans un mot comme , il y avait une voyelle entre les deux *r*, puisque le dernier ω est tombé ou du moins est passé à \downarrow , mais cette voyelle n'était pas accentuée.

⁽²⁾ Il y a en sémitique des traces d'une pareille formation, en Harari seulement et dans des adjectifs, mais Brockelmann (I, § 158) admet qu'il doit s'agir d'une influence hamitique. Ce mécanisme verbal existe en berbère; il y est même si bien vivant que des verbes

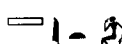

arabes adoptés par les Kabyles reçoivent la forme proprement berbère *1 2 ù 2 e 3*; voir COLIN, *Observations étymologiques sur le vocabulaire Kabyle*, dans *Mélanges GAUDEFRUY-DEMOBYNE*, p. 312.

⁽³⁾ Comme formation nominale, quelques noms de plantes : , ou d'oiseaux : ; de maladies :  et un nom propre : . Les noms d'animaux et de plantes, les termes médicaux sont très

mation aussi rare eût servi à figurer l'imperfectif d'une catégorie de verbes extrêmement nombreux.

Gardiner a bien vu la difficulté que constitue ce redoublement (*Grammar*, § 270), et il a proposé une nouvelle interprétation de cette seconde radicale redoublée dans l'écriture. Il rappelle d'abord que l'on a généralement considéré que la consonne finale faible *w* ou *i* avait dû s'assimiler à la consonne précédente et que *mri:f* avait dû aboutir à *mrr-f*⁽¹⁾. Il se demande alors si l'on ne doit pas admettre pour tous les radicaux à 3^e faible l'interprétation qu'il a suggérée dans le § 269 à propos des formes imperfectives dans les verbes à 2^e gémignée. Ces verbes présentent également un redoublement à l'imperfectif. Il suppose que, pour ceux-ci, sous la graphie à redoublement , on pourrait avoir ou bien une vocalisation **wnán* « *ëf* qui correspondrait à une forme **ësdám* = *ëf* (radical fort), ou bien une vocalisation **wennán* = *ëf* qui correspondrait à une forme **sëddám* = *ëf*. N'en peut-il pas être de même, pense-t-il, dans les verbes à 3^e faible ? C'est-à-dire que  pourrait représenter, soit **ëmrár* « *ëf* de **ëmrái* « *ëf*, soit **mërrár* « *ëf* de **mërrái* « *ëf*.

En réalité cette assimilation régressive n'est guère vraisemblable. Si elle peut être admissible entre un *i* ou un *w* et telle ou telle autre consonne, il est difficile d'admettre que l'analogie ait généralisé pareille assimilation avec toutes les autres consonnes.

D'autre part un *i* final en contact direct avec une consonne précédente ne s'assimile pas du tout à cette consonne. Son traitement est tout autre : il disparaît en amenant le redoublement de la voyelle précédente :  donne $\omega\epsilon\epsilon\epsilon$ et *šópiew* donne $\omega\circ\circ\pi$. Ce *i* final apparaît sans aucune assimilation dans les dérivés en τ factitif : $\tau\mu\epsilon\epsilon\circ\circ$. De même dans les mots à suffixe *-wt*  : $\rho\mu\text{it}\text{h}$. Le contact entre *i* et la consonne précédente a lieu

souvent archaïques dans toutes les langues. Comme formation verbale, il n'en reste rien. En sémitique, cette formation est également morte. Il existe quelques termes de ce type en amharique qui sont peut-être dus à l'influence du hamitique (où le procédé aurait survécu). C'est ce que pense BROCKEL-

MANN, *Grundriss der vergleich. Gram. der semit. Sprachen*, § 158, pour le nom.

⁽¹⁾ C'est la solution adoptée par FARINA, *Grammaire* (édition française), § 240, 241. Au contraire Erman et Lefebvre ne parlent pas de cette assimilation possible.

ici avant l'accent, donc dans des circonstances différentes. Mais si cette assimilation est inadmissible en contact direct, comment admettre que l'assimilation régressive d'un *i* à distance (par dessus une voyelle) soit plus vraisemblable? Nous n'en avons aucun autre exemple. Nous n'avons pas non plus d'exemple d'une dérivation verbale du type 1-2-2 en égyptien et pareille formation est inexistante en sémitique. Elle demeure assurément possible comme demeurent possible, théoriquement, dans un trilitère fort, toutes les combinaisons de consonnes et de voyelles que l'on peut réaliser en groupant telles ou telles des cinq voyelles (longues ou brèves) avec les trois consonnes de la racine dont deux (la seconde et la troisième) peuvent être redoublées, soit en contact direct, soit séparées par une voyelle, mais son existence n'est pas pour autant prouvée.

Je crois que la forme à redoublement des verbes faibles est absolument indépendante, phonétiquement, de la forme sans redoublement des verbes forts. Ce sont deux formations distinctes employées pour exprimer un même sens, dans des conditions que nous allons examiner.

*
* *

Les verbes à seconde gémignée, à l'imperfectif, écrivent les deux consonnes semblables de la racine, ce qui montre qu'il y avait une voyelle entre ces deux consonnes. En effet, un verbe à 2^e gémignée est un *trilitère* fort dont la 2^e et la 3^e radicales sont identiques. Quand la voyelle est placée entre la 1^{re} et la 2^e consonnes et qu'il n'y a pas de voyelle entre la 2^e et la 3^e consonnes qui sont semblables, ces deux consonnes en contact direct sont écrites par un seul signe et la racine prend l'aspect d'un *bilitère*. Quand au contraire il y a une voyelle entre ces deux consonnes semblables, elles sont écrites toutes les deux.

Ceci n'éclaire en aucune manière ce qui se passe dans les verbes à 3^e faible. Dans les verbes *secundæ geminatae*, il n'y a pas, en effet, de redoublement réel de la médiale comme dans les verbes à 3^e faible. Mais ce type d'imperfectif *secundæ geminatae* nous apprend quelque chose de très important. Cette variation de l'orthographe nous prouve que, dans l'imperfectif des *trilitères* forts et par conséquent dans la forme *s_dm·f* imperfective, l'accent était entre la

2^e et la 3^e radicales. Nous avons pour l'*imperfectif* dans ces deux formes grammaticales 2 \varnothing . *gem.* et 2 \varnothing *inf.* exactement le même schéma 1 2 3. Dans le premier cas, la 3^e radicale, étant une radicale forte, subsiste sans changement. Dans les trilitères à 3^e faible, au contraire, la voyelle qui venait se placer devant cette 3^e faible devait lui faire subir une modification d'ordre phonétique ou même une suppression par diphtongaison, ce qui modifiait complètement le schéma normal de l'imperfectif. Celui-ci pouvait par exemple se confondre avec la forme passive en \aleph final, qui était bien vivante dans cette classe de verbes. Dès lors l'imperfectif des *tertiæ infirmæ* cessait d'être clair sous sa forme normale. Le seul remède, c'était d'avoir recours à une autre forme verbale de sens voisin mais de formation claire, que l'on a substituée à l'ancienne forme devenue peu compréhensible. On a employé le *Qtatal*, c'est-à-dire la formation 1 2 3 2 3, la radicale 3 étant \dot{i} ou w . Cette substitution d'une forme verbale à une autre en égyptien, nous en avons un autre exemple très intéressant dans la façon dont ont été traités au passif les mêmes verbes à troisième faible. Ce n'est pas le lieu de discuter ce point, dont je parlerai plus tard. Je signale simplement maintenant ce qui s'est passé. Une des anciennes formes passives consistait dans le redoublement de la 3^e radicale forte. Ce redoublement est exprimé par l'écriture, c'est-à-dire qu'il y avait une voyelle entre les deux consonnes redoublées ⁽¹⁾. Le procédé est encore très vivant dans les *Pyramides*, mais il disparaît rapidement et survit seulement au Moyen Empire dans quelques textes religieux ou médicaux qui ne sont que les copies de textes plus anciens. Or dans les *Pyramides*, jamais un verbe à 3^e faible ne reçoit cette forme du passif à 3^e redoublée. Quand on a, en parallélisme dans deux phrases exactement de même portée, ce qui est fréquent, d'un côté un verbe fort, et de l'autre un verbe faible, si le verbe fort a la forme passive par redoublement de la 3^e radicale forte, le verbe faible correspondant, qui a forcément la même portée sémantique, est au contraire toujours au passif en \aleph final. Notons un seul exemple : $\aleph \aleph (N)$ en face de $\aleph \aleph (N)$ (§ 492 c). Certainement le redoublement d'une 3^e radicale faible donnait phonétiquement quelque chose d'instable ou même de méconnaissable. Le schéma 1 2 3 (\dot{i}) 3 (\dot{i})

⁽¹⁾ ERMAN, 4, § 324 b; GARDINER, § 425-426; LEFEBVRE, § 306. GARDINER, § 425, a raison de rapprocher cette formation de l'hébreu *pu'lat*.

plaçait la voyelle accentuée entre deux consonnes faibles. L'armature consonnantique se trouvait rompue; il était intéressant ou même nécessaire d'employer dans ce cas l'autre forme du passif.

*
* *

Remarquons qu'en sémitique, nous avons des exemples de la substitution d'une forme verbale à une autre précisément dans des classes de verbes où la nature d'une des consonnes entraînait des modifications d'ordre phonétique. En hébreu, toutes les grammaires relèvent le fait que :

1° Dans les radicaux à 2° radicale *w* (ו) ou *i* (י), les formes *pi^{cc}el*, *pu^{al}al*, et *hitpa^{al}al* sont remplacées par les formes *pō^lél*, *pō^lal* et *hitpō^lél* : קומם, קומם, ההקומם (JEAN, *Grammaire Hébraïque*, § 54 et 55), c'est-à-dire par des formes *qtaltal*, qui pratiquement, n'étaient plus en usage dans les verbes ordinaires.

2° Dans les radicaux à 2° géminée ou dans les radicaux à seconde radicale *y* les formes *pi^{cc}el*, *pu^{al}al*, *hitpa^{al}el* sont remplacées par les formes *pō^{el}el*, *pō^{al}al*, *hitpō^{el}el* : סוכב, סוכב, הסהוכב (JEAN, *ibidem*, § 56).

3° Dans les verbes à 3° radicale *i* (י, נאה, טחה, שחה), on admet que le *pi^{cc}el* et l'*hitpa^{al}él* sont remplacés par un *pi^lel* et par un *itpa^lél*.

C'est un procédé de même ordre, que nous avons en égyptien. Il ne s'agit pas, bien entendu, de le faire remonter à l'ancêtre commun. Il a pu se développer d'une façon indépendante dans ces deux domaines linguistiques après leur séparation.

*
* *

Naturellement une question se pose. Puisque la graphie qui note le redoublement de la seconde radicale implique forcément qu'il y a une voyelle entre les deux consonnes identiques figurant dans l'écriture, pourquoi cette voyelle et la consonne faible qu'elle accompagne à l'intérieur du mot ne sont-elles jamais écrites ? Pourquoi n'avons-nous jamais 1 2 3 (*i*) 2 3 (*i*) ?

La consonne n'est pas écrite parce que nous avons affaire à une consonne faible *i* ou *w*; cela est normal. En réalité, il est extrêmement fréquent qu'une

radicale faible (un $\text{𓂏} = jod$, entre autres) ne soit pas écrite, non seulement quand elle est finale, mais encore quand elle est la seconde radicale d'un trilitère. Un même signe *bilitère* peut servir à écrire aussi bien un radical bilitère de deux consonnes fortes qu'un radical trilitère à seconde consonne faible. Exemples : $\text{𓂏} = qrs, qis, qs$ (𓂏𓂏𓂏); $\text{𓂏} = nid, nd$ (𓂏𓂏𓂏); $\text{𓂏} = tis, ts$ (𓂏𓂏𓂏); $\text{𓂏} = min, mn$ (𓂏𓂏𓂏); 𓂏 sert à écrire *hm* (𓂏𓂏𓂏) et *him* (𓂏𓂏𓂏 : « femme », le pluriel 𓂏𓂏𓂏 montre un *i* médial). Ceci s'explique très simplement par le fait que cette consonne faible disparaît quand elle est intervocalique. Quand elle subsiste, c'est à l'état de diphtongue ⁽¹⁾, mais même dans ce cas, elle est très rarement écrite. Ainsi dans $\text{𓂏} : « harpe », qui a maintenu le *i* médial en diphtongue, * 𓂏𓂏𓂏 (S) : 𓂏𓂏𓂏 (B), ce 𓂏 n'est pour ainsi dire jamais écrit ⁽²⁾.$

Toute une série de mots (verbes ou substantifs) semblent formés de deux radicales identiques :

$\text{𓂏} \wedge \text{var.} : \text{𓂏} \wedge \text{et } \text{𓂏} ; \text{𓂏} \wedge \text{ (verbes)}$
 $\text{𓂏} \text{𓂏} ; \text{𓂏} ; \text{𓂏} \text{𓂏} \text{ (substantifs)}$

Ils sont dus en réalité à la répétition d'un bilitère à deuxième faible *i*, soit *hihi* dans lequel le 𓂏 n'est pas écrit.

À côté par contre, on a des redoublements de bilitères à 2^e 𓂏 qui ont conservé le 𓂏 , par exemple :

$\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ; \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ; \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ;$
 $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}, \text{variante} : \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ;$
 $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ; \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} ; \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}.$

Il est certain que nous avons affaire dans ce cas à un 𓂏 différent, couvrant une seconde valeur. Ce serait le 𓂏 qui subsiste intact en troisième radicale dans des verbes comme : $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}, \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}, \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}, \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}, \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ⁽³⁾. Précisément les verbes terminés par ce 𓂏 particulier (à préciser) ne comportent

⁽¹⁾ Elle peut également subsister (pas toujours) dans la position : 1 2 (i)-3, 𓂏𓂏𓂏. Les faits sont plus complexes que la règle sommaire que j'énonce.

⁽²⁾ Cf. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ *Deshasheh*, pl. 18.

⁽³⁾ LEFEBVRE, *Gram.*, § 220 b, 228 a, et GARDINER, § 270, Obs.

les exemples d'imperfectifs; leurs orthographes exceptionnelles pourraient être très instructives.

*
* *

Je crois que cette hypothèse d'une forme *Qtaltal* nous donnerait en outre une explication satisfaisante de deux impératifs tout à fait isolés en sahidique :

ⲁⲣⲓⲢⲉ impératif de ⲈⲢⲉ « faire »⁽¹⁾ : ⲁⲗⲓⲗⲓ (fayoumique)⁽²⁾.

ⲁⲛⲓⲛⲉ, impératif de ⲈⲢⲉ : « porter » (Steindorff, § 332).

Ces deux impératifs ont donné lieu à des essais d'interprétation qui ne nous paraissent pas concluants :

Stern avait d'abord pensé (*Koptische Grammatik*, § 384), qu'il s'agissait de formes composées de deux éléments : ⲁⲛⲓ+ⲈⲢⲉ et ⲁⲣⲓ+ⲈⲢⲉ, c'est-à-dire l'impératif construit plus l'infinitif du même verbe.

Sethe (*Verbum*, II, 509) propose une phrase *ⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓⲛⲓ *ēini-nai* : « apporte à moi ». La préposition et son suffixe pronominal (*ⲛⲁⲓ), ajoutée au verbe à l'impératif, donnerait ⲁⲛⲓⲛⲉ.

Calice, *Ä. Z.*, 45 (1908), 92 fait remarquer que cette explication théoriquement possible pour ⲁⲛⲓⲛⲉ ne peut convenir pour ⲁⲣⲓⲢⲉ, à moins que l'on admette, comme il le propose d'ailleurs, que la seconde forme est une forme *analogique*, copiée sur la première. Calice a raison de relever que l'explication de Sethe n'est valable que pour un seul des deux mots. Certes l'analogie en général a des résultats souvent très imprévus, mais la création d'un type d'impératif qui serait construit sur le modèle d'un cas unique et très particulier, celui où la préposition complémentaire *n* correspondrait précisément à un *n* du radical verbal auquel elle est annexée, me semble tout à fait improbable.

Au contraire, un impératif du type *Qtaltal* serait une formation applicable directement à tous les verbes à 3^e faible qui ont adopté cette forme *Qtaltal* à l'imperfectif. On aurait le vocalisme *iriirei*; *ininei*; ce serait un

⁽¹⁾ Le bohaïrique répond à cette forme anormale par une forme d'impératif tout à fait anormale elle aussi, mais différente : ⲁⲣⲓⲠⲟⲩⲩⲓ, ⲁⲛⲓⲠⲟⲩⲩⲓ. Il faut y ajouter : ⲁⲗⲓⲠⲟⲩⲩⲓ, qui sert d'impératif à ⲉⲗ ou plutôt à un verbe : *Ⲉⲗⲉ disparu; ⲉⲗ (‘ri). Comme il n'y a évidem-

ment aucun lien phonétique entre les deux formes, sahidique et bohaïrique, nous laisserons de côté le bohaïrique pour lequel je ne vois aucune explication intéressante.

⁽²⁾ Cette forme ne figure pas dans le dictionnaire de Crum.

Enfin il faudra examiner à nouveau les formes isolées (archaïques)⁽¹⁾ : $\overline{\text{rh}}\overline{\text{ibi}}$; $\overline{\text{hm}}\overline{\text{imi}}$; $\overline{\text{dd}}\overline{\text{idi}}$ ⁽²⁾. Ce sont sans doute des *Qtaltals* de verbes ayant eu anciennement une 3^e faible. Le $\overline{\text{v}}$ n'est-il pas le souvenir d'un $\overline{\text{i}}$ final? Dans $\overline{\text{v}}\overline{\text{v}}\overline{\text{v}}$, nous avons eu sûrement une 3^e faible à l'origine d'après le sémitique $\overline{\text{وصى}}$. De même dans $\overline{\text{v}}\overline{\text{v}}\overline{\text{v}}$ *Pyr.*, § 1189 d nous aurions un *Qtaltal* d'un verbe * $\overline{\text{sm}}\overline{\text{i}}$ dont le $\overline{\text{i}}$ final disparu en égyptien se retrouve en sémitique $\overline{\text{مشى}}$ (*mšy*) avec métathèse.

L'objection, c'est que dans ces formes, on n'a pas trace d'un sens imperfectif, mais le *Qtaltal* peut exprimer autre chose que l'imperfectif.

*
* * *

Cette formation *Qtaltal* elle-même était-elle restée assez courante dans la langue pour avoir pu servir à en remplacer une autre? Pour se substituer à l'*imperfectif* normal qui, dans les verbes à 3^e faible, eût été phonétiquement incompréhensible, il fallait que la forme de remplacement, que le *Qtaltal*, fût lui-même parfaitement clair, donc encore en usage. C'est ce qui reste à examiner.

Le *Qtaltal* est une formation verbale et nominale (type 12323) qui remonte à l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien. Dans le domaine du sémitique, il a dû disparaître de bonne heure. En tout cas, dans chacune des langues sémitiques prises séparément, il n'est plus représenté que par un petit nombre de survivances. Elles suffisent pleinement, du reste, à montrer qu'il s'agit d'un procédé commun à toutes les langues de la famille, donc qui remontait au présémitique. Brockelmann⁽³⁾ cite pour les substantifs une série d'exemples avec des vocalismes variés en arabe, tigré, hébreu, syriaque, éthiopien. De même dans les verbes, il relève des exemples en arabe, éthiopien, hébreu, araméen (§§ 257 F d [$\alpha \beta \gamma \delta$], p. 519). Citons seulement les formes hébraïques verbales *seharhar* : « être agité de mouvements violents » et *hemarmar* : « devenir rouge »; parmi les adjectifs désignant des couleurs :

⁽¹⁾ ERMAN, 4, § 391 a; GARDINER, § 360; LÉFEBVRE, § 442.

⁽²⁾ $\overline{\text{xw}}$ est en copte une forme anormale. Dans un radical bilitère $\overline{\text{dd}}$, le $\overline{\text{d}}$ final ne devrait pas tomber. Il subsiste d'ailleurs dans le participe conjonctif $\overline{\text{xw}}\overline{\text{r}}$. Je crois que $\overline{\text{xw}}$ n'est autre chose que le qualificatif du type $\overline{\text{dédôjêw}}$,

qualificatif régulier d'un trilitère à 3^e faible (* $\overline{\text{ddi}}$), ce qualificatif a remplacé l'infinitif (qui serait * $\overline{\text{dôdê}}$) comme $\overline{\text{zmooc}}$ (S) a remplacé $\overline{\text{zencu}}$ (B).

⁽³⁾ BROCKELMANN, *Grundriss der vergleich. Gram. der semitischen Sprachen*, §§ 173-177.

'*adamdām* : « rouge », *ieraqrāq* : « vert »⁽¹⁾. Les dialectes arabes modernes ignorent ce type verbal. Le procédé est mort partout. Il ne nous reste, même dans les langues sémitiques les plus anciennement attestées, que les épaves d'une formation entièrement disloquée.

En égyptien, au contraire, ce procédé a continué à tenir une place assez considérable dans la langue. Voici une série d'exemples pris dans les textes anciens. Je ne note ici que les formes verbales; on pourrait relever une liste semblable de *substantifs* de ce même type. Je laisse de côté dans cette énumération les quinquilitères, extrêmement nombreux, commençant par *n*; l'immense majorité d'entre eux sont des *niphal* d'un quadrilitère (*palpel*); il s'agit donc d'une formation différente. (Cf. MONTET, *Sphinx*, XIV, p. 202; MARCEL COHEN, *Mélanges Maspero*, t. I, 2^e fasc. (1935-1938), p. 711-712).

	LACAU, <i>Textes Religieux</i> , 57, 7
	<i>Pyr.</i> §§ 1110 a, 1615 b
	Cf. M. E.
*	= <i>Pyr.</i> § 1652 b (N. 663)
	M. E.
	<i>Livre des Morts</i> , ch. 113
	XVIII ^e dynastie, cf. <i>Sarcophages</i>
	(2) Cf. M. E.
	<i>Textes médicaux</i> , cf. M. E.
	Cf. 2206
	<i>Westcar</i> , 8, 21
	<i>Pyr.</i> § 94 c, § 107 b avec un factitif : <i>Pyr.</i> § 76 c
	<i>Pyr.</i> N. 1055 + 18 (JÉQUIER, pl. XIII)

(1) En égyptien, même formation également dans un nom de couleur : *rꜥwꜥꜥꜥ* : « devenir rouge » (rad. *dšr*).

(2) Manque dans le *Wörterbuch*, mais il est

relevé par Montet (*Sphinx*, XIV, p. 203) et par Drioton, *A. S.*, 39, p. 83 c; il figure dans le *Papyrus funéraire de Touya*, pl. 22, col. 6 (= *Todt.*, chap. 146).

lesquels la documentation écrite est restée surabondante. Ce qui est clair, c'est que si la forme *Qtaltal* était encore bien vivante à l'époque des Pyramides, elle a dû se substituer, bien avant l'époque des Pyramides, dans toute la classe des verbes faibles, à la forme ordinaire (1223) des imperfectifs des verbes forts. Actuellement, c'est pour nous dans la préhistoire de l'Égypte que ce remplacement a eu lieu; ce qui n'exclut nullement la possibilité de rencontrer dans l'avenir des textes plus anciens que les nôtres, dans lesquels l'état normal antérieur serait encore vivant.

Il faut également se demander pourquoi il n'y a pas eu nivellement entre deux formations aussi différentes, mais ayant même emploi. Nous avons vu que des deux formes du passif (employées chacune dans une de nos deux classes de verbes forts et à 3^e faible) l'une a supprimé l'autre. Dans l'imperfectif, les deux formations ont survécu plus longtemps côte à côte. Il n'en reste rien en copte (sauf deux impératifs isolés) et cela est normal puisque toute l'évolution de la langue a consisté à réduire le nombre des formes verbales. Dans chaque verbe on n'a conservé que l'infinitif et son état construit, le qualificatif, et dans certains cas, la forme pronominale. Tout le reste a été remplacé par l'emploi d'*auxiliaires*; la formation verbale est devenue entièrement *périphrastique*. A ce moment, les différences morphologiques entre le perfectif et l'imperfectif devaient naturellement disparaître. A partir de quelle date pouvons-nous suivre ce développement? C'est un des nombreux problèmes qu'il conviendra d'examiner dans l'évolution de la langue.

CONCLUSION

1° L'infinitif féminin des verbes à 3^e radicale faible se retrouve en sémitique.

2° Le *Qattal* subsiste dans les formes coptes des verbes à troisième faible du type $\text{m} \text{t} \text{c} \text{c}$.

3° Le redoublement de la consonne médiale à l'imperfectif dans les verbes à troisième faible correspond à une forme *Qtaltal*.

Ces trois traitements spéciaux des verbes à 3^e faible sont dus au fait que la chute de cette troisième radicale faible rendait la dérivation normale méconnaissable; on lui en a substitué une autre.